

DOMINIQUE PETITJEAN

Le temps,  
en dernier lieu,  
je l'ai perdu.

titre du recueil

*Une folle histoire du vide créateur*

## *Une folle histoire du vide créateur*

1 - Un amour dépourvu de visage

2 - La forêt de mon ombre

3 - Cascade

4 - Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

5 - Le chemin de la page

6 - Mon âme

7 - L'hébétude dont je parle

DOMINIQUE PETITJEAN

*Un amour dépourvu de  
visage*

*Une folle histoire du vide créateur  
premièrement,  
l'orgiaque.*

Las de recopier fidèlement les livres je m'enhardis, armé de ma propre plume, sur les chemins repassant par la promesse qu'un enfant rêveur, troublé par les emballements de son cœur, s'était faite d'être ravi par la belle énamourée qu'Éros désigne le jour venu à l'homme ouvrant les bras à l'inconnu.

Précédé par les mots déjà mis sur toutes choses j'attends de cette ballade dont ne sera, sur mes doigts compté, l'écho de la rime dépassée, qu'elle me mène à la femme qui se dénude loin de mon coeur encagé.

Si l'art d'embrasser ses rencontres est sécrété par nos poèmes avant de se retrouver dans notre sang, jusqu'à quel terme cette quête de la bien-aimée me privera-t-elle de tout autre but que de l'écrire.

Seule avec ton poème tu espères, mon âme,  
l'amour et son manque ayant été scandés le long  
des sentes fleuries menant au château de leur  
reine, voilà bientôt huit siècles par les  
troubadours, circonscrire la folie qui t'amène,  
aujourd'hui, à le générer.

Une manie triste réveil en moi cette prière  
dont le chapelet de mots est appelé à se  
transmuer en perles de sang de la jeune promise  
s'ouvrant à la poésie d'amour.

Je ne peux incriminer ma plume de me priver de ma dulcinée puisque le talent demandé pour transcrire un rêve n'est rien en comparaison de ceux qu'ils faut déployer pour conquérir l'être désiré.

Dis-toi que tu broderas, mon âme, avec ton maigre trousseau de mots, la trame d'un nouveau poème aussi longtemps que tu accorderas du sens à ta peur de n'en pas trouver dans l'acte d'aimer.

Remettrais-je, au lendemain de mes jours de poète solitaire qui attend que son poème lui précise ce qu'il espère, ma rencontre avec la femme pour ne point voir chuter, dans la réalité nue, mon attrait pour sa chair inconnue, si de nouvelles et belles phrases ne déroulaient devant mes yeux, un idéal amoureux.

Tant que de celle vers qui je vais, ma plume exigeante en esquissera les traits, jamais je ne verrai, en dehors du dédoublement reflétant le portrait inversé de mon attente, mon âme sœur me sourire en démêlant ses longs cheveux défaits par la tendre sauvagerie d'une première nuit d'amour.

Avant que la mort prive mon âme de son dernier mot vais-je traverser le retour des saisons sans que la dame à la bouche cerise que le damoiseau baise chastement sur la couverture du roman qui enferme les amants dans le carcan de l'amour courtois qui élève le vulgaire au-dessus du grivois, n'entrouvre pour moi son corps, éprise ?

Tourne le dos, mon âme, à ce refrain d'un autre temps où le héros demeure cet éternel prétendant embrassant l'ombre de sa dulcinée avec de la terre entre les dents, car ce n'est qu'en accordant sa pâle figure avec ton genre féminin que les avances libellées de ma main sauront séduire plus d'un gai compagnon en chemin.

Charmé par le tour pris par cette plainte coupant court à l'épopée où l'éplorée voit sa beauté se faner à attendre que son trouvère s'affirme dans sa manière de la ravir avec des vers, alors que la prévenance me maintenait dans la distance, c'est métamorphosé par une muse putassière, en chevalier des mots audacieux, que ma chair faite verbe se prostitue désormais pour d'autres yeux.

Les aspirations de mon âme à aimer ou à être aimée étant dénouées, dorénavant, par le seul plaisir d'oser les écrire, d'insolentes phrases serpentes prennent possession de mon être en passant par mon anus.

Qu'il n'y ait point de salut en dehors d'une poésie crue pour mon âme qui chemine au bonheur des rimes sur le chemin des pages qui dament l'horizon infranchissable de son voyage, je ne puis d'autant moins en douter qu'un phallus dans mon anus, tarirait le flot des phrases perverses qui me traversent lorsque ma plume s'emploie à lier le fil de mes pensées à la tentation qu'elle déploie.

Aiguillon zélé des songes qui la font reine  
dans une solitude ma plume me fait accroire que  
je perdrais mon âme si, dans une étreinte guidée  
par la seule appétence des sens, je  
m'affranchissais de l'ineptie de ce poème où,  
dans le flot des phrases à venir, se ressourc mon  
désir.

Comme un plumitif se relisant afin d'offrir ce qu'il perçoit de lui-même sur une quatrième de couverture, je resterai l'otage de ce poème dépourvu de visage aussi longtemps que je ne romprai le lien qui noue ma pensée complice aux phrases initiatrices qui m'introvertissent, en m'adonnant aux réjouissances que l'on tait afin de les garder taboues.

Alors que le rimailleur feint d'ignorer, lorsque sa présence au monde résonne dans une poésie où le bonheur foisonne, que ses ritournelles aiguillonnent les sens de son enveloppe charnelle, de vous à moi, seule une bite, en me stigmatisant le trou du cul, inscrirait dans la vie réelle, une âme qui diffère, dans les envolées d'une écriture d'une tentation sans rature, sa chute mortelle.

Mais l'effacement de mon corps sous l'emprise des signes est devenu tel que mon âme ressent, traînée dans les bas-fonds d'une poésie où, sans passer par les aléas de la vie, des rimes canailles exposent ouvertement sa faille, la nécessité d'ériger une chambre d'amour de pur esprit.

Toi l'ami qui a suivi ma plume jusqu'ici, si tu veux partager, toute honte bue, la licence d'un poète, sans attendre que sa muse toujours insatisfaite de ses prouesses, ne l'attelle à la phrase bâclée l'ayant mis nu, encule-moi.

Si la poésie est ton penchant et si ton immixtion dans ce poème te plaît alors, ami lecteur, comme tu le ferais avec mes fesses, maintient ton livre ouvert et crache dedans.

Puisque mon âme ne peut jouir de ta virilité qu'au travers des mots infâmes que réclame l'animation de nos ombres sur la page, nous calquerons chacun de nos gestes, mon ami, sur les phrases salaces de cette prétendue poésie.

Plus aucune de mes phrases ne deviendra poème, mon ami, maintenant que ton pâle commue en plaisir igné de ma chair chutant de tout ton poids dans la mort, l'écartèlement d'une âme qui, de son incarnation, s'en approchait d'autant plus près que le souffle du verbe en accroissait la tentation pour que, jamais, elle n'y succombe.

Retire ton bâton de chair de mon anus, mon ami, pour que de nouveau je le salive et toute la souillure je l'avalerais de sorte que tu n'aies de cesse de le beurrer, bien au-delà du gland, d'excrément.

Vois, ô mon ami qui, sans prendre le temps de me lire, m'entrepren, à faire aller et venir lentement ton bâton emmanché dans le trou de mes fesses si tu veux me faire chier abondamment dans les cieux comme un bienheureux.

Chacun s'agenouillant pour mieux s'élever dans l'amour du père tout puissant chiant à travers nous savoure, ô mon ami, sans même la goûter, cette merde que je me suis mis, en toilettant tes couilles, sur les doigts et sur le visage.

Ta verge, mon ami, avant de m'isoler pour l'écrire, redevient dans ma bouche ferme et longue révélant ainsi notre appétit pour la merde, tout du moins poétique, aux esprits curieux qu'un langage outrancier réouvre, sans sortir du cadre d'une page, les portes de l'enfer d'un autre âge et qui, ragaillardis, apprécient de s'y vautrer aussi.

D'emblée, rejouons la scène, amis affrontant la mort à venir dans l'obscène, où je suce vos bâtons de chair salis à mon envie avec des mots choisis, puisque la poésie permet aux âmes tourmentées de nos corps contrariés d'exulter, par-delà l'espace et le temps, dans une infamie impunie.

Amis est venue l'heure, nos sens dévoyés par une chair faite verbe, de renoncer à la poésie qui nous relie, sinon sur combien de pages encore vais-je être pénétré par l'épée d'amour du lettré obligeant qui, pour suppléer l'homme dont l'absence ne s'efface, des phrases ordurières qui ravivent les braises étouffées d'un enfer pervers, ne se lasse ?

Que mon âme ne réponde plus au féminin quand sa soif d'être aimée submerge mon sein, il en sera alors fini de nos amours, ô mes amis en poésie ; des amours de loin puisque jamais je ne poursuis, en dehors de l'écrit, le ravissement des cœurs à l'enfant promis.

Acceptons mes amis, au terme de cette hérésie où le désir vole, dans le souffle du verbe, avec les ailes de son démon, que chacun ait épuisé jusqu'à la lie de l'opprobre, le don absolu d'amour d'une âme orpheline des étreintes jamais incarnées de ses songes et que ma plume laisse, à celles et ceux qui s'en retournent outragés, le dernier mot.

*poème relu et modifié,  
le mercredi 17 octobre 2018  
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*La forêt  
de mon ombre*

*Une folle histoire du vide créateur  
deuxièmement,  
l'ambiguïté.*

“*La forêt de mon ombre*” tu ne connais pas aussi, si tu le veux, à l’orée de cette fable rejoins moi, j’y suis nue sous une chemise et toi habillé comme un roi.

Entrons alors dans le silence de notre forêt avec lenteur puisque, précédés par une lune heureuse d'être ronde, je regarde glisser mes pas et qu'à mon côté tu marches, mon ami, droit comme un valet sans bras.

Combien de pas dois-je compter sur ce chemin où les fleurs sont d'un jour et les siècles de bois avant de lever les yeux vers toi mon amour qui, en réponse, tendrement me sourit.

Plus en avant dans la forêt j'aime sentir ta main, déposée par moi, se complaire au dandinement de mes fesses qu'accentue ton attitude de plus en plus lascive, ô mon ami.

Et si je tourne, au-devant de toi, en étendant les bras ce n'est pas pour te montrer mes fesses de gazelle, mon amour, mais pour déboussole le vent félon dont les étourdissantes caresses décrochent les feuilles jaunies car déjà vieilles d'un seul et merveilleux printemps.

Ô mon roi, soit je courais, soit je dansais  
bêtement avec la lune avant que tes mains, sous  
ma chemise, ne domptent mes deux jeunes  
gazelles de fesses bondissant dans cette clairière  
où les plus timides des fleurs s'ouvrent au  
passage de notre bonheur.

En me troublant plus encore que les hardiesses du vent qui se renforce en me croisant, tes mains, ô mon amour, relèvent ma courte chemise puis, par-dessus ma tête, jettent celle-ci au loin et là, sous un dais de feuillage incrusté d'astres scintillants, devant toi je suis nue.

La lune pâle et son troupeau d'étoiles, les grands arbres de la forêt et les fleurs épargnées par mes pieds et, l'exubérance du printemps revenue, du plus vieux des mâles victorieux à la plus folâtre des éphémères qui s'accouplent sans se cacher, chacun, ô mon roi, comme mon corps vierge et nu, s'offre à l'amour, s'offre à la mort.

Ô mon ami, après que la sagesse millénaire des arbres nous ait fait tendre les bras et nos doigts se croiser, écoutons le badinage de cette source invitant nos cœurs à voguer là où les conduira la fougue de nos futurs baisers.

Dans tes yeux brillent toutes les étoiles du ciel  
ô mon amour quand tu me dis, en écartant les  
cheveux rebelles de mon visage, « je t'aime »  
avant de m'embrasser.

Ô qu'il est bon d'être aimé autant que son cœur aime ; ô qu'il est bon, ô mon roi, de perdre son souffle dans un baiser !

Tes baisers ouvrent sur un monde où rien n'est plus et mon âme, dans une spirale infinie, y choit si loin que dans ta bouche alors je respire. Ô mon amour, ô mon roi, en échange de mon corps, apprend-moi à t'aimer.

Grisées par le parfum miellé de mes cheveux ondoyant jusque parmi les fleurs, tes lèvres butinent sur mes lèvres mes : « je t'aime, ô mon amour », et pour que ne s'envole et se perde dans l'infini des cieux un baiser vertigineux, je plante mes canines dans ta langue vipérine sans que tu me l'aies demandé.

Sans attendre que vingt doigts mutins te dénudent je presse ma rose enclose contre l'impatience que ne peut contenir le serpent débusqué de ta braguette de la cueillir. Ne comptons plus, mon ami, ces étoiles filantes qui, en fléchant d'un même trait nos cœurs, strient l'épaisseur de la nuit du signe que nous nous aimons.

Ô mon roi, tes mains larges et puissantes font qu'au monde des ombres de la forêt j'appartiens désormais si bien que, ne craignant plus que la lumière tranchante du soleil nous sépare, ta langue se plait dans ma bouche et le serpent grandit sans faiblir contre moi.

Ô mon amour, tes mains inclinent mon visage pour, dès la margelle de mes lèvres, enrrouler nos langues puis, avec retenue, le relève si j'embrasse jusques aux larmes débordant de l'étonnement de mes yeux, le long serpent.

Le serpent dressé fermement vers le ciel ayant obtenu, mon ami, sitôt la délicatesse de mes doigts, le zèle de mes lèvres, commande que ton émoi s'efface devant ma soif de toute sa présence dans la chair de mon corps.

Je voyage dans les cieux lumineux de tes yeux,  
respire le vent ébouriffant de ta poitrine et me  
baigne nue dans l'eau écumeuse et salée de tes  
baisers, ô mon roi qui me couche sur la pierre de  
ses ancêtres pour m'aimer.

Mon amour existe-t-il un péché plus grave que de mentir comme cette rouerie de mes longs cheveux qui, rejetés en arrière, frangent la pierre d'une corolle somptuaire pour mieux dévoiler mon ventre à l'ignorance de ta langue bien que ce ne soit pas l'heure de mes menstrues ?

Ton assurance que tant qu'il en sera ainsi du serpent allant bandant jusqu'à me faire rougir je connaîtrai les plaisirs de m'ouvrir en mon milieu, comme la pulpe d'un fruit cueilli, autant que je désirerai, ne calme mon cœur qui toque chaque once de temps perdu à l'heure de ta venue en moi, ô mon amour de roi.

Mes seins prolongés loin devant par des tétons de jouvencelle sont devenus, à être jalouxés tour à tour, si pointus que l'arc de la pensée de mon jeune corps se tend, ô mon roi, vers le contact objectivant du serpent brandi par tes reins comme à bon dessein, le brigand repent son gourdin.

Rien si ce n'est toi, ô mon roi, ne me rattache  
au monde puisqu'à l'amour charnel je ne puis  
m'ouvrir sans au ciel mourir.

Ô mon roi, pour plus que je ne sois cette sempiternelle enfant souffrant d'en attendre le jour, le serpent continuellement dressé fermement au point que dans tes yeux remonte son sang qui n'en peut plus de contenir le temps, me pourfend.

Ô mon amour, les cheveux des étoiles pleuvent sur mon visage et mes deux seins de lune, alourdis de caresses, chavirent dans la nuit des temps maintenant que les rives labourées de mon ventre engloutissent l'entièreté de ton serpent ardent.

Vaincu pour avoir répandu sa substance dans l'entaille de mon ventre à jamais déflorée le serpent se retire rouge du sang scellant notre amour, ô mon roi qui méchamment a proféré, en me perforant aussi résolument qu'avec une lance, le «Nom de Dieu» comme le mauvais larron.

Rasséréné par les « je t'aime » que déjà nos lèvres, ensauvagées par la jouissance, dans un doux murmure se ressouviennent, ton beau visage, ô mon roi, contre mon visage, dans un sourire, s'endort.

Ô mon roi qui déjà dors, tu ne peux voir le  
serpent de ton ventre redevenir un petit oiseau.

Avant que ne s'installe la langueur que tu ne m'aies choisi que pour être la gardienne du repos bien mérité de tes rêves, ta cuisse et ta jambe de gauche, ô mon roi, recouvrent, en travers de mon ventre, le poids qui m'élançait tout à l'heure.

Sans voir que toutes les étoiles du ciel se sont au-dessus de nous rassemblées tu t'éveilles, ô mon amour, et rapidement ta bouche, en s'ébrouant contre leur joliesse, redresse la pointe de mes seins pour leur confier que le serpent, dans des rêves luxuriants, se gorge de feu plus encore que de sang.

Viens plus près de mon cœur, mon ami, car loin des privautés qui, si elles n'étaient crues, seraient déroutantes, prises par un serpent de plus en plus audacieux, je ne sais plus qui je suis.

Que tu es courageux, ô mon roi, pour fourrer ta langue entre mes dents au moment même où le serpent, raide sur toute sa longueur, pénètre plus avant ma chair entrouverte.

Dès l'instant où le serpent, ressuscité de sa petite mort, s'introduit dans l'ancre voluptueux de mon ventre, toi et moi, ô mon roi, dans une animalité lointaine nous rechutons.

Avant que le galop du plaisir ne te transporte  
au fin fond de la nuit de derrière tes paupières,  
tes yeux me disent dans un éclair, mon amour,  
que tu m'aimes.

Ô mon roi, plus je m'agrippe à ta crinière et plus tes reins se fient à leur élan ; attendu que ton serpent, gorgé de feu plus encore que de sang, nous culbute de ciel en ciel avant de défaillir aux portes du huitième.

Contrits d'être tombés, désunis, du plus haut du ciel dans un lit défleuri nous nous retrouvons, mon ami, avec le serpent débandant maculés d'écume et, attestant notre soif de caresses et nos fringales de baisers, de rouges morsures à moitié pardonnées.

Le ciel est rempli de gros mots et de maints gestes indécents commis par nous deux, mon ami, puisqu'aussi brèves soient nos confessions de la liste jamais close de nos péchés, de nous aimer déjà se fait.

J'aime quand ta langue cherche ce qui lui reste à explorer dans mon buisson ; un peu lorsqu'un puis deux de tes doigts se faufilent dans la faille de mon ventre ; beaucoup quand ton serpent s'y glisse de tout son long ; pas du tout, mon ami, la folie de ne point nous aimer.

Mais dis-moi, mon ami, toutes ces étoiles au ciel brilleraient-elles sans nos yeux et si « oui », pourquoi toujours tournent-elles autour de nos « je t'aime » ?

Ne sachant plus avec des mots me répondre,  
tu fourres ta face altière entre mes cuisses où là  
tu me jures, mon ami, vite enivré par le goût de  
mon ombre, de renoncer à l'eau des sources où,  
sans mystère, le même se dédouble à l'envers.

Tête-bêche à califourchon sur toi, ô mon roi, je ne puis empêcher la pointe moqueuse de ma langue de jouer avec la douce mollesse de ton serpent ballant et encore moins de le sucer avec gourmandise vu qu'au jouir sans agir, tu succombes prestement.

Ô comme cela m'est facile de réveiller le serpent de ton ventre, mon ami, car avec lui chacun perçoit, en son sein inversé, la félicité vécu par l'autre à aviver l'ivresse où l'un se retrouve pris.

Je devance nos ombres en quête d'une excavation moussue dès lors que ton serpent retrouve, dans ma bouche qui le branle, toute la raideur qui le fait long, tant et plus que j'aspire la jouissance m'envahissant à partir de mon clitoris que ta langue, ô mon ami attentif à mes cris, certaine de l'avoir trouvé, s'emploie à bien titiller.

Profitant des aises que je prends pour avaler goulûment le serpent de ton ventre ta langue, mon ami, en bavant comme un gros escargot, s'attarde maintenant dans le trou de mes fesses.

Tu ne peux empêcher, ô mon roi, même en mordant le galbe encore sans cri de mon autre fesse, qu'en abondance ton serpent me crache dans la gorge et partout le corps, plusieurs fois encore.

Cette sève épaisse, ô mon roi devenu mon  
amant, viens la savourer dans mes baisers  
comme je veux que de nouveau mon ventre  
s'ouvre et mes fesses se resserrent, autant  
qu'elles puissent le faire, sur tes dix doigts.

Mes seins, mes amours, ouvertement je les caresse en accord avec tes doigts qui, dans la fente de mon ventre et le trou de mes fesses, vont et viennent certains que toute l'eau de mon corps va, dans l'instant même, nous inonder.

En nos mains le don des caresses advint, mon ami, dès l'instant où nous sûmes, l'un contre l'autre frémissant, être redevables à l'amour de mourir un jour.

La nature nous ayant créé à l'image de nos mutuels désirs, nous faut-il n'en point changer, mon ami, pour toujours nous aimer ?

Bien que tu te sois, dans la conquête de mon corps, noblement affermi je pressens que tes reins vont, mon ami, pour peu que ceux-ci s'arrondissent pour que j'y enfouisse de plus grands outrages, dans le lit secret de nos caresses, s'en retrouver plus hardis.

Pour épancher ma soif de baisers je pose mes lèvres sur ton sourire en sachant qu'au jeu de qui perd gagne nos langues vont parier, mon ami, sur la façon dont le serpent échouera à me faire distinguer la douleur du plaisir.

Si tout le feu de ma passion ne réussit à tarir la source permissive de tes baisers c'est que celle-ci sourd, mon bel et tendre ami, du désir te traversant qu'en moi, comme en toi si j'étais un garçon, le serpent s'introduise.

Olé olé mes deux gazelles pour qui de jouer à courir nues dans la forêt ne suffit plus, déhanchées, attendez-vous à être croquées par les mâchoires d'un lion.

Mes deux gazelles s'étant laissées facilement empoigner de nouveau tu m'embrasses, mon amour, et mes mains, pour cela, enchâssent ton visage aussi naturellement que le plus long de tes doigts me crochète le trou de mes fesses.

Ma chair épousant par avance, dans ses replis,  
le dessein de tes reins, cette brûlure dans mes  
fesses, ô mon roi, qui mieux que le serpent ballot  
l'enfoncerai plus profond, la tête décalottée  
pareillement au bâton que tu as, envoûté par la  
lune, taillé à ta façon.

Le serpent malin ne cessant, pour ne pas faiblir, de pervertir nos désirs je m'apprête, ô mon roi, mon front contre la pierre et mes seins pétris sans bonté par tes mains, à sacrifier l'amour pour l'ici-bas d'un enfer où nos corps, sans attendre le retour des étoiles fidèles et de la lune cachotière, pour s'incarner, s'enferment.

L'heure étant venue pour moi de connaître ce qui, en vérité, dans l'amour m'échoit, bondé de ton sang, le serpent choisit mon anus dans un emportement semblable à celui ravissant la femme sous l'armure virile de ton sein, ô mon roi dont le songe fréquentait la forêt avant que tu m'y aies rejointe.

En accomplissant ce geste qui m'assoit sur ton ventre tu n'es pas sans savoir, mon ami, qu'ainsi le serpent va, comme dans les plus sombres craintes de ton âme pour elle-même, mieux m'enculer.

Maintenant que ton pal éloigne ma peur d'être délaissée en cognant sur la douleur qui ne me quitte plus, dans la chair et les os de mon ombre, ô mon roi, s'abîme une petite fille, n'ayant pas de seins encore, dont je bois les pleurs.

De la salive perlant nos baisers et la raie de mes fesses quand, sans détour, s'y glisse le serpent qui se redresse, à la glaire de mon ventre savonnant les allées et venues de plus en plus pressantes de tes doigts, je jouis des seuls plaisirs de la femme que tu discernes en toi, ô mon roi.

Le déhanchement de gazelle de mes fesses jumelles n'anime que le double féminin de ton manque, mon ami, étant donné que je ne suis, depuis notre premier baiser bu près de la source réfléchissant le même à l'envers, que l'ombre de la femme au longs cheveux extirpée de ta psyché clivée.

J'ai suivie, en glissant mes pieds nus dans les pas de mon ombre, un long chemin de mots menant au cœur d'une forêt pour tu te reconnaises en moi, ô mon roi, lorsque tu m'empales.

Sache, ô mon ami, avant de retirer ta verge salie de mon corps tremblant, que si tu me possèdes de toutes les manières c'est parce que nos ombres, pour mieux se confondre, se sont détachées de nos corps différenciés par le vice que des audaces du serpent en reste privé, celui à qui il a été attribué.

Ô mon ami, ô mon roi, tout au long de cette fable tu as été et tu resteras mon amant, la noirceur de la poésie avortée de mes mots ayant, avec ton consentement, circulé dans ton sang.

*poème relu et modifié  
le mercredi 22 août 2018  
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

## *Cascade*

*Une folle histoire du vide créateur  
troisièmement,  
la différenciation.*

*En souvenir de ta cascade et de mon labyrinthe.*

Écrire...

Si mes élans d'amour finissent dans cette impasse c'est parce que ma plume s'empresse, une fois le livre d'initiation à la vie commune refermé, de quêrir en mon souvenir les mots qui sauront de nouveau me faire jouir dans l'enfer clos d'un poème.

Bien aborder la phrase racoleuse en manque de chair qui me propose, après m'avoir pris la main, une ligne de fuite à mon impossibilité d'aimer sans passer par elle et qui, au bonheur de la rime ravissant mon âme, s'épanche dans une poésie embrassant l'infâme.

À cet amour qui, faute d'être vécu, ne sera que conçu, vers lequel m'attire le déhanchement fessu de cette autre phrase sortie de l'ombre dès ma venue, pourquoi m'y déroberais-je ?

Puisque toute phrase un tant soit peu excitante se rajuste différemment chaque fois que la caresse la gaucherie de mon geste depuis le bredouillis du départ, la fréquentation d'une ébauchée répondant, dans le passage à l'acte contre nature de l'écriture, aux attentes de votre esprit, se fait maladroitement à l'écart.

Sirène ondulant en musiquant les mots  
chaque phrase compte sur sa tournure  
fébrilement esquissée pour, à demie-nue,  
charmer la pensée ténue qui vous reste inconnue  
tant que, convaincu, vous ne l'avez toute lue.

Mais il arrive aussi qu'une phrase boiteuse croisée bien des fois sur le chemin de la page, un beau jour, le mot lui manquant rajouté pour deux supprimés, se dévoile dans une envolée ravissant votre esprit.

De même pour la phrase alourdissant de son pas malaisé votre pensée qui, délestée de l'ajout subjectif encombrant, recouvre la simplicité d'aller au gré des mots lui convenant et c'est alors, en repassant jeune et jolie sous vos yeux surpris, qu'elle vous sourit.

Sans ce désir immodéré des phrases de n'être comprises qu'une fois in extenso conquises comme s'offrent sous les plis suggestifs d'un drapé, aux mains du sculpteur, les cariatides, les mots s'agrégeant ne façonneraient les pensées m'enchasant.

Si je ne restais à l'écoute des cascades de mots qui ricochent, depuis le haut de ma page, entendrai-je la plainte de mon âme désirante, dans les fragments de la phrase mouvante aussi longtemps que, dans ma caboche, elle ne chante ?

Anodine au premier abord cette phrase remaniée me demande si je puis, poète, écrire et aimer ? Passer de la duplicité des mots qui me replonge dans des songes où ma psyché se conjugue au féminin de mon âme, aux mots d'amour de la parole donnée par l'homme épris, dont ne varie la flamme ?

En la couchant sur le papier cette autre phrase ouvertement me dit : « Les arrondis des seins et les courbes des hanches nous les adorons d'autant que nous t'en privons pour le plaisir d'être lues, parées de tous les péchés de la chair, au détour d'une page ».

Autour de quelle muse dissimulant son entaille, les boucles des phrases canailles qui m'écartèlent devraient tourner pour ne plus jalouser les courbes lascives de la femme ? Mon corps ne franchissant jamais, la poésie n'ayant pas encore anobli la gravelure qui stigmatise la luxure, la fêlure où mon âme se réfugie.

Le charme que se ravissent les passantes échevelées par le vent de Nantes, se fonderait dans le charivari de la vie que l'esseulé oublieux de sa mélancolie, dans un coin, n'écrit, si de longs poèmes ne relayaient, de l'amour ne se fanant jamais, la promesse.

Ces billevesées cueillies pour avoir dansé en ma pensée juste après le passage d'une ondine devant mon désir, pourquoi ne saturent-elles pas, comme les gaudrioles, le brouhaha de la vie plutôt que de poétiser le dépit d'un amoureux transi ?

Venue de plus loin que les larmes dans les yeux du miséreux qui, il y a longtemps, a tout perdu avec un amour malheureux, une complainte chagrine de ne pas s'écouler dans des baisers, emporte mon âme troublée par la beauté des traits féminins croisés sans qu'aucune rencontre ne soit jamais nouée.

La violente mésestante qui me jeta, enfant,  
sur les chemins du vent où se tissent les liens des  
amours de loin que j'honore à mesure qu'afflue la  
rime sonore, prive mon âme, aujourd'hui encore,  
d'une rencontre du poème inachevé avec le beau  
visage de la bien aimée.

Si je savais me coucher sur les lèvres muettes d'un sexe, me glisser dans le silence anonyme d'une caresse, aurais-je pris langue avec ce nouveau poème qui, sous couvert de me rapprocher de la femme de mes rêves, me dénude ?

Les mots d'amour que dans la vie je ne dis,  
seule mon ombre dépouillée ose les clamer en  
allant jouir, de mains en mains, de son genre  
féminin dans la forêt de mes regrets, pour autant  
que ne soit sacrifiée, dans l'intensité grandissante  
des orgies, la poésie.

Poète restituant l'inaccompli à celles et ceux m'accordant ce crédit, de page en page j'avance en âge en n'étant point accompagné d'une femme puisque, dans la spirale sans fin d'une poésie infâme où je crie mes «je t'aime», mon âmes se réfugie.

Le tête-tête enjôleur avec une poésie qui, en me tenant la main, tisse, de jour comme de nuit, l'amour infini, à l'envers des ruptures douloureuses que se remémore la chair amoureuse, j'attends qu'une âme sœur m'en libère à moins que ce ne soit la mort.

Du jour où des phrases sangsues cesseront de  
soutirer de mon désir irrésolu de la femme nue se  
dérobant à ma vue, les mots d'une poésie fuyant  
la déconvenue, le théâtre de la chair amoureuse  
s'étant effondré prématurément sous mes pieds,  
quel âge aurai-je ?

Maintes silhouettes féminines que les regards intéressés poursuivent jusqu'à l'angle des rues, soulignent en s'éloignant, les pas en arrière du poète retenu par de vieilles phrases décousues qui lui reprochent, envieuses du charme qui désarme, d'être négligeant et maladroit avec elles.

Pourquoi acceptes-tu de polir dans un dénuement grandissant les phrases jamais trop belles de tes poèmes si tu n'as de cesse, mon cœur esseulé, d'aimer ?

Ces phrases mal fagotées qui sollicitent mon esprit las d'attendre que se tisse l'atour joli qui pare, d'une folle attirance, la minceur de leur sens, seront-elles remisées dans le passé vite oublié d'un poème inachevé, par les sourires d'un visage aimé ?

Si l'assouvissement des plaisirs de la chaire  
amoureuse ne tarissait les mots de mes désirs  
que recueille mon poème dans des postures  
extrêmes, resterais-je fidèle à toutes ces phrases  
coquettes qui, au fil des ans, se corsètent sur ma  
page afin d'entretenir, pour l'amour à venir, la  
flamme de mon âme sage ?

Jusqu'où la poésie tissée, ligne après ligne, rapprochera-t-elle de la femme muse désirée pour son écoute bienveillante, le poète parti, depuis sa première page blanche, à la rencontre d'un sexe invaginé qui, dans l'acte d'aimer, lui deviendra familier ?

Si ne hantait mon âme qu'un lien ne me ramène, aussi loin que je fuis, aux serments scellés sur des lèvres ensanglantées sans que tu n'aies songé, avant que la chair ne s'embrase, aux années assombries par un amour refroidi, toutes ces phrases impudiques frayeraient-elles dans mes poèmes ?

Depuis que ma plume s'est octroyée le talent de me scinder pour que je puisse, dédoublé, déployer mon désir d'aimer, sans que rien ne se passe, les ans courbent mon corps qui s'efface derrière une poésie crue suscitant des malentendus.

Phrase après phrase, je suture toute la jouissance d'une poésie mienne dans la hâte de partager cette intimité dévorante avec la femme aimée dont les envoûtantes caresses circonscriront mon histoire à son giron dès que ma plume en aura fini d'en forger le désir.

Vais-je être veuf de poésie si je trahis, en devenant un amant, l'aspiration de mes phrases à formuler ce vœu ?

Tresserais-je, au sortir de mes songes, les phrases halant mon cœur, lourd de présages, le long de poèmes indécents si d'autres n'avaient déjà, sans finir leur geste, rapportés l'histoire de la vulve qui avale les mots du poète s'en approchant.

S'il advient que du plus profond de mon être, mes phobies de poète s'en sont allés, alors les phrases enfiévrant mon songe telles les interminables ondulations d'un serpent venimeux, au lieu de les écrire à l'intention de chacun, je les confierai qu'à une seule.

ô femme enchanteresse promet le moi que tes caresses sauront sculpter les arabesques de ma pensée si plus aucune poésie ne s'approprie mon désir de t'aimer que relance, sans attendre, cette dernière phrase emberlificotée.

ô femme pécheresse, à ma prétention d'atteindre, en décochant des phrases torsées, le cœur abscons de nos pulsions, tu m'opposes la connaissance de tes cycles qui font que, n'ayant encore point joui dans ton ventre, les mots de mon désir insistent dans une forme choisie de poésie.

Ô Belle des plaisirs de la chair éprise,  
interdisez-moi de vous écrire au verso de ce  
poème bridant les emportements de mon cœur,  
les faux-fuyants d'un entremetteur de mots qui  
ne cesse de repousser l'heur, sa plume ne  
forgeant que les désirs qui restent brûlants, d'être  
votre amant.

Cette perpétuelle invitation de nos corps à échanger des caresses, si j'avais appris non pas à l'écrire mais à la lire dans les traits d'un visage, mes mains seraient-elles restées autant d'années sans aimer ?

Ô reine du royaume où les pensées se conquièrent dans les plaisirs de la chair, je te fais le serment, en me délestant de ma plume, de dépasser l'appréhension de ma psyché de s'abîmer dans une forme non écrite de ta beauté.

Ô reine de la nuit couchée sur l'horizon de mes jours, ce n'est pas de dessous ma plume que surgit ce moment où après avoir pris chair, couleur d'ébène, dans une lignée souveraine, tu transmues l'encre irriguant les boucles lettrées de ma pensée en flux rythmé de ton sang.

Avec ta seule chevelure pour parure, que la double courbure de ta cambrure aguiche l'assujetti au cycle du temps qui repasse par la fente de ton devant, et ce n'est plus un flot de mots finassants, mais celui de mon sang me bandant qui me presse de t'aimer, ô ma bien-aimée.

Après m'être dépris, en dénouant tes longs cheveux, du corps obsédant car inachevé toujours de la poésie d'amour, l'eau de notre baiser qui rassérène ma pensée qu'altère le tarissement des mots de mon désir dans nos langues qui se nouent m'incite, fort de ma verge raidie, à te renverser, ô femme que j'aime au-delà des «je t'aime».

Pour être à tes instants le voulant ton amant  
je renonce, ô femme enchanteresse, à ma folie  
d'écrire, outre les désirs ambivalents que  
clarifiaient, en s'ordonnant, des phrases  
jalousant ce dont elles me privaient, les  
inévitables propositions de nos corps s'enlaçant.

Maintenant que les lignes sensibles de ton corps ont relégué dans un passé sans avenir de mon être, les phrases rondes de sa faille profonde qui différaient, en inversant ma psyché, le moment de te cueillir, je suis, avec la poésie dès lors ne te trompant, pleinement ton amant, ma bien-aimée.

Ô femme aux beaux souris dont je suis épris,  
sans qu'aucun mot fuyant le moment présent ne  
soit dit, tes cuisses s'ouvrent comme un livre sur  
la fente de ton sexe, signe ultime m'exhortant à te  
rejoindre, corps et âme, sur l'autre rive.

Mon corps s'éveille au langage de tes caresses,  
mon amour, puisque les arcanes nous poussant à  
nous aimer en jouissant des humeurs des sens,  
me ramènent, en mettant fin à ce poème, à la vie  
d'avant la naissance des mots.

*poème relu et modifié  
le mardi 16 octobre 2018  
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*Le temps, en dernier lieu,  
je l'ai perdu.*

*Une folle histoire du vide créateur  
quatrièmement,  
le renoncement au temps.*

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

*à la mémoire de Jacques-Norbert Caillault  
né à Paris le 28 septembre 1945  
décédé à Nantes le 11 février 2007*

Giflé par la tempête qui rabat le plafond gris du ciel sur l'océan que sa force soulève, et à voir les vagues qui s'écroulent au loin et celles qui viennent se fracasser sur les rochers de la côte découpée, je pense à la fragilité de ma présence dans l'écoulement du temps.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Mon cœur bat le temps remontant par mes veines quand, fasciné par la puissance des éléments, m'étreint la peur que m'emporte la vague qui se lève, renforcée par le bouillonnant du ressac, fouetter le chemin côtier, violemment.

Ce roc sur lequel, ce soir, je ne puis m'asseoir  
alors que l'écume, roulée par le vent, s'évapore et  
se dissout rapidement, dans un présent qui sans  
cesse n'est plus, lui, inerte, il dure !

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

La barrière de rochers ne résiste pas à l'usure du temps, mais à l'assaut des vagues chevauchant l'onde d'une planète bleue qui gravite autour d'une étoile jaunie posée sur l'un des bras d'une galaxie qui, avec le poème auquel s'attèle le poète abasourdi, tournent en rond dans le vide.

Ce mouvement spiralé de la main qui déroule une pensée contemplative dans le cheminement d'une écriture cursive, me rend solidaire d'un ciel où la vitesse des éléments, du déferlement des vagues aux battements d'ailes de l'oiseau migrateur qui s'éloigne au-delà des nuages dispersés par les vents, remplace le temps régisseur des grains de poussière d'où naissent les étoiles qui le redeviennent, après avoir brillé.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Tout corpuscule emporte avec soi l'ici et maintenant du monde charrié par des astres en feu qui, épuisant leur mystère, surgissent de la poussière qui s'en suit.

En consommant les amas de poussière d'une bulle noire d'univers piégeant en chacun de ses points le temps venu du plus lointain, chaque foyer de matière en combustion active, d'étoile à étoile, une ligne infinie d'horizons.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Immobile en aucun de ses points, le monde ainsi créé trouve son salut en faisant corps avec sa chute si bien que, là où la poussière se déploie, s'offrent des présents !

Le monde connu perdure aux endroits où des astres, attelés à d'autres astres, tournoient là où le vide incommensurable dans le mouvement se retrouve ; ainsi, au hasard des attractions, du plus grand au plus infime des univers, c'est au rien que le carrousel des particules élémentaire donnent corps.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Pareillement à la limpidité du ciel bleu d'été qui contient l'énergie du nuage qui l'obscurcit et d'où jaillit l'éclair qui le déchire, du vide originel déchiré a jailli l'énergie qui, à mesure que l'univers s'expand, se dissipe à travers la matière changeante des éléments.

Comme l'expansion de l'univers s'accélère, l'énergie consumée par les astres jusqu'à ce qu'ils s'éteignent se dilue, au-delà des confins, dans le froid absolu, et le vide originel qui régnait avant que n'apparaisse la matière qui se ramifie en devenant légère, dans son mystère, la récupère.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

La matière se complexifiant dans son retour au rien, les combinaisons d'éléments se constituent à des vitesses qui les situent hors du néant de n'être plus.

Les corps célestes, qu'ils soient obscurs ou lumineux, solides, liquides ou gazeux nous ne les appréhendons, comme les mots qui éclairent la trajectoire d'une pensée en s'ordonnant dans une tournure sans rature, que lorsque nos yeux reviennent sur l'orbe de leur présence dans un vide dont ils sont les hôtes.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

À l'image de la vague se cambrant à l'approche de son ressac délimitant l'océan, tout élément se modifie dans son allant du seul fait d'être un manège provisoire d'atomes plutôt que ce rien qui, dès que le retour au même d'une onde se brise, revient.

Grossies par les brisées des précédentes les vagues échevelées m'apparaîtraient bientôt folles si dans ma tête de poète qui, pour arraisonner un pensée concise, attend que s'organise le chaos de sa bêtise, le brassage des mots qui tardent à dérouler une tournure de phrase qui vous charme, ne couvrait leur vacarme.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Surtout ne pas commencer à chercher des mots pour décrire ce moment où, le vent, les vagues, le sable chaud, ma pensée abrutie par la paresse, conjuguent leur présent.

À quelques pas du reflux de ma pensée échouant à inscrire, dans les mouvements cycliques du monde, ceux d'un homme écrivant droit, émerge le souvenir d'un enfant jouant sur le sable au plus près des vagues, à écrire son nom.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Avant que je n'affute, sur ma page, des traits d'esprit pour traverser le temps qui se réduit à mesure que je vieillis, j'arpentais la grève en alourdissant mes poches de petits galets blancs, ravi de ne trouver à leur rotondité polie, ni commencement, ni fin.

S'est-il écoulé sécable ou insécable ce laps de temps pendant lequel la falaise d'antan s'est éboulée en cette vaste dune de sable grossier crissant sous mes pieds ? Avec quelle mesure trancher maintenant que des vagues joueuses, relancées par une lune rieuse, effacent les pas réguliers d'un homme sachant lire et compter ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Depuis peu, en soustrayant les milliards d'années lumière du temps qui nous en éloigne, tout un chacun est invité à assister, depuis la terre, à l'éruption de l'énergie de l'univers qui, après avoir déchiré le vide originel qui nous enserme, se fractalise en des éléments divers.

C'est en cherchant dans la voie lactée le bras d'Orion qui relie notre planète à notre galaxie spiralée, que j'ai, en me remémorant le savoir de ce que je voyais, remonté en un instant, la nuit des temps.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

De la célérité de la lumière à la fraîcheur des ombres lentes, l'instant présent du temps traverse-t-il d'un coup la totalité des corps répandus dans l'espace ou bien progresse-t-il, dans un univers gigogne dont l'expansion accélère l'isolement dans le vide, au gré des ajustements des particules élémentaires ?

En se propageant dans le vide, l'univers chiffonne-t-il un abord vierge des ravages du temps, comme cette cosmogonie de poétaillon dont le savoir vient en comblant les imperfections des phrases bricolées avec des mots anciens, se développe sur les feuilles de papier recyclé de la rame située à la portée de ma main ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

En constellant nos nuits d'étoiles qui, pour nombre d'entre elles, depuis longtemps ne sont plus, l'univers se dissémine en une infinité d'éléments ténus, jusqu'au point final de la phrase clairement déroulée qui projette sur ma page, comme au travers d'une lunette aux lentilles inversées, une vision des cieux décalée vers le vide.

Dans cet infini et donc inachevé opéra d'étoiles que "Dieu créa en le faisant", le temps qui ravine le monde en s'écoulant telle une onde est un leurre car, comme le remue-ménage du langage ajoute de nouvelles pages de fantasmagories à l'épuisement des romances du corps qui vieillit, l'univers, en se consumant, se complexifie.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Le verbe qui fit naître, au sixième jour du Livre, Adam et Ève de la poussière, nous oblige-t-il à croire que c'est le temps, à contre courant de son écoulement, qui nous entraîne, tel un mouvement d'horlogerie animant nos squelettes, dans une danse macabre carillonnée, vers une commune destinée d'un retour à la poussière de la terre des merveilles de l'oubli des morts.

Sachant que le moindre grain de poussière participe à l'édification du tout, me faut-il choisir ou pas, avant que ne s'interrompe la résurgence des réminiscences qui confortent la vanité d'une existence à combler la page blanche quotidienne, de son vide infini, la glèbe ou la cendre ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Plutôt que d'habiter entre une chose et son mot, la nature et la prose, l'amour et son poème, la solitude et les romans, ne vaut-il pas mieux inscrire son avenir dans le calcul qui thésaurisent dans des formules, les richesses d'une matière fossile qui s'amenuise, avant que la flamme noire de l'entropie consume la mémoire de la cassette de pièces d'or cachée au fond des tiroirs ?

En étendant les bras comme un enfant pour accompagner la terre en mouvement je me suis retrouvé, après avoir franchi le mur du temps, non pas comme un quidam étranger au monde qui l'entoure, mais emporté par les tourbillons des éléments qui évoluent dans leur forme à mesure que l'énergie qu'ils contiennent, les traverse, ou que la matière vivante acquière, se dissipe irréversiblement.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Son mouvement de rotation s'effectuant dans le sens opposé à la course apparente du soleil la terre donne cette impression d'aller, ceinturée par le fer et réduite par le feu, par des humains habiles et curieux, envieux et furieux, des rayons argentés du levant aux stries d'or du couchant, vers le futur à reculons.

Quinze degrés s'égrenant dans une heure  
quelle que soit la vitesse de rotation, la volte des  
planètes s'effectue en vingt-quatre heures, reste  
que le temps passé par chacune pour boucler son  
tour n'est pas le même, comme le cisèlement d'un  
poème par rapport aux tâches ménagères qui  
s'enchaînent !

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Comme notre corps est prolongé par des organes que n'irrigue pas notre sang, l'Homo Sapiens est inventé par les outils qu'il bricole ; ceci admis, que l'accumulation des gains soit due à un temps usurier pour les uns, à la répétition des gestes pour les autres, de le départager cela importerait si le soleil tannant ne pointait aux heures où la cloche des nantis le sonne !

Seule une araignée suspend, à cette heure encore, le fil du temps à mon ancienne pendule, vu qu'avec le poids des ans, ses aiguilles retardent, la petite entraînant la grande rouillée dans un pas de deux, sur la progression sensibles des ombres qui reviennent se mêler aux songes de mes nuits.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Combien de fois s'accumulera l'once de poussière dans l'un des vases jumeaux d'un sablier de pacotille que n'avait retourné, depuis bien des années, aucune perte de temps, avant que le sourire lumineux de mon amie la lune qui accélère sa course entre les nuages, n'inverse son profil croissant si décroissant il n'est ?

À midi tapant, en passant de l'autre côté de mon ombre, j'ai devancé de l'allant de mon pas la marche du temps qui nous faisait galoper sur le chemin des écoliers dès lors que le jeu consistait à piétiner les fantômes que nous projetions en les poursuivant.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Puisque l'histoire nous apprend que le dieu Chronos se retire rapidement dans l'Olympe avec le premier marathonien qui s'écroule à deux enjambées de la ligne d'arrivée, et plus lentement avec le dernier qui l'a franchi, le tacticien avisé sera donc celui qui s'offre, en enchaînant les échecs, le loisir des longs détours, le temps gagné étant, à notre mort, perdu !

En partant du principe que l'univers visible est pris dans un éventail de vitesse assurant à chacun de ses éléments sa présence réduirais-je, poète, le temps généré par l'attente d'une reconnaissance si sur ma page blanche, ne s'agrandissait autant que nécessaire, le vide dans lequel bascule la pensée qui spécule ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Que dans la lutte contre le temps qui passe, ma main faiblisse au point que son geste ne saisisse, dans la boucle de mots qui dévale la pente suivie par mon esprit, le vide salvateur de la page, et comme le contenu poursuivi ne m'apparaît que lorsque la phrase charrie avec aisance, l'inanité de la pensée concoctée, à la première rature, recommence l'aventure.

Lorsqu'aucune pensée élégante ne ressort de la boucle de mots brimbalante je me retrouve, insatisfait, assis dans un monde en mouvement emporté par la somme des éléments qui tourbillonnent vers une accrétion ou une désagrégation du contenu de chacun, ne serait-ce que la phrase grossière dont le ciselage tarde à donner une tournure brillante à son ignorance.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

L'activité de la pensée étant de percevoir, dans l'élaboration d'une forme, une réponse à son souci, je redistribue les mots de la phrase confuse jusqu'à ce que, indépendamment du contenu, le sens du temps passé à lisser une tournure aisée, de gauche à droite en partant de la majuscule, devienne évident.

Ne filant plus à la cadence des heures comprimées dans un ressort, les heures, les saisons, les années passées à soutirer une pensée étonnante des phrases tâtonnantes, regagnent le début de mon grimoire pour que je le relise, depuis son premier mot, pour buter de nouveau, pendant des jours, des saisons, des années, là où mon idiotie pointe encore.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Comme le tâtonnement de la phrase buissonnière ne s'arrête qu'une fois trouvé le sens recherché et que, dessous la date du jour, perdure une pensée abstraite, ainsi il en va du double écoulement du temps, l'un escortant le trait d'esprit qui fuse de la phrase longtemps confuse, et l'autre qui se débande avec les échecs répétés à aiguïser le sens des mots qui s'agencent.

Les nuages cotonneux qui, empourprés par un soleil mi-clos, s'attardent dans le ciel en une longue traîne, je ne puis les accompagner des yeux sans qu'une boucle de mots ne m'en détache, mon esprit n'appréhendant la véracité d'une image que légendé avec un bricolage du langage, et que ne ricoche, dans ma caboche, une rime bancale sur l'orbe avalant le jour finissant.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

La terre n'étant, ni plate, ni immobile au milieu des cieux, de quelle illusion me dépouille le décalage de décrire avec un désir d'amour, la nuit profonde qui avale un reste de jour, pour qu'au travers d'une envolée de mots fuyant mes efforts pour les réunir, l'embrasement d'une armada de nuages rassérène mon âme veuve du temps.

Après que les couleurs fanées du couchant se soient teintées de nostalgie dans la dernière mouture du poème, puisque que je ne saisis le présent changeant qu'une fois décliné avec des phonèmes, la silhouette entr'aperçue d'une femme nue remonte le flot des mots courant vers l'éternelle tache d'encre qui m'en privera bientôt.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

De même que refléurie, pour la beauté de cet ouvrage, dans une zone sauvageonne de ma mémoire, la première femme qui, sans se cacher de l'enfant curieux des images jaunies des livres interdits, à la lumière de la lune, s'est étirée brune, de même les fleurs champêtres tapissent le printemps, du regret du temps.

Fredonnerais-je cette complainte : « *Comme un petit coquelicot, mon âme, comme un petit coquelicot* », qui pleure cette fleur couleur de sang qui meurt, sitôt cueillie, dans l'or des champs, si les chemins fleuris ramenaient mon cœur à la vigueur de sa jeunesse ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

*Le temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,  
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,  
Pierre de Ronsard (1524-1585)*

Rattrapant mes pas de mendiant-poète  
poursuivant les mots de sa pensée une chanson  
de nos pères m'invite à reprendre son refrain  
pour glorifier l'éternel retour des jours qui, bien  
que ce soit nous avec la terre tournant comme  
une toupie autour du soleil, qui allons,  
rapidement passent.

*poème relu et modifié,  
le lundi 12 novembre 2018  
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*Le chemin de la page*

*Une folle histoire du vide créateur  
cinquièmement,  
l'effacement dans l'espace.*

*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille  
clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est  
évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée :  
je la regarde, je l'écoute ...*

**Arthur Rimbaud.**

*Rien, cette écume, vierge vers*  
**Stéphane Mallarmé.**

“Rien”, depuis cette réminiscence par laquelle le hasard de ce qui suit commence ne serait sans la page blanche qui incite le poète à se retirer dans la marge pour écouter “l'autre de son Je” se lancer dans une histoire limpide de l'attraction créatrice du vide afin que n'y demeure immobile la part de son esprit imbécile.

Quitte à plagier le premier mot de l'œuvre complète du poète, le premier jet délivre, bien souvent, un sésame à la pensée qui chemine, dans le flux de l'écrit, au devant de mon esprit dans lequel floconne, tant que la page reste blanche, l'opacité ouatée du vide.

Assis au bord de moi-même, j'interroge l'espace blanc de la page où mon esprit vaque sans croiser de trace, le temps que des mots prennent la mesure du vide que leur absence prolongée déverse en mon sein.

Comme un long silence posé au début d'une partition, le vide de la page qui s'installe dans ma tête, se dévide dans la lettre, chaque fois que ma plume qui, de mon inconsistance en extrait la substance, en manque de sujet, s'en empare.

Pour que l'esprit ne flanche dans la nuit blanche, la muse s'amuse à ce que l'être désespéré qui plonge sa plume manquant d'usage dans le vide de la page qui engloutit les autres vies que jamais il ne saisit, trouve une réponse élégante à la nécessité de son geste.

Je me laisse inventer par le vide attirant des pages étant donné que ma plume, n'ayant rien de plus à dire, ne peut être dissociée de ce qui l'attend.

Nos pensées nous apparaissent-elles à mesure que prend forme l'objet qui nous y amène ? comme la présente, à partir de la page blanche sur laquelle le geste d'écrire de ma main se ressouvient des mots malins qui, des chutes de mon esprit dans le vide oppressant d'une absence de signe, rapportent dans les intermittences, leur durée grandissante, en quelques lignes.

L'histoire qui se tisse dans cet ouvrage, parallèlement au vertige de mon esprit à la recherche d'un point d'ancrage dans le vide de la page, dévoile, sous la forme coulante de phrases entraînantes, la teneur des faits sous un aspect trompeur.

Si ce poème s'impose sur le papier, c'est moins pour détacher mon hébétude de la blancheur indifférenciée de la page que pour pointer la véritable nature de ce vide intérieur que ma plume déplace en permutant des mots.

Pour que le langage restitue, dans le sillage d'un dérapage, l'aire vierge de la page qui ne cesse d'attendre d'être honorée sur l'écritoire, je mouline les mots surgis de l'ennui du temps passé à l'écart du savoir, jusqu'à ce que ceux-ci m'instruisent sur l'horizon constamment vide de l'histoire qu'ils me content.

M'entêterais à démêler, comme un benêt, les mots qui déroulent l'histoire du vide de la page blanche qui s'imprime dans ma tête de poète du dimanche, si la surface vierge de trace qui s'opacifie dans l'heure qui passe, ne devenait un point d'appui pour chavirer l'esprit dans l'infini.

Soit mon esprit se perd dans le flou de la page blanche qui diffracte la survenance d'un point de repère, soit il s'enferme dans une boucle de mots qui sonne faux tant qu'une phrase lisse ne saisisse le vide illimité qui, en-dehors de celui de la page nue, échappe à ma vue.

Pour satisfaire la perpétuelle attente de mon esprit d'être ravi par une pensée hardie, ma plume de gribouilleur s'en va quérir, en haut à gauche de la page blanche suivante, le vide créateur.

Mon âme vers l'éternelle et mon esprit dans le séculier, cheminant dans le mouvement du temps de mon vieillissement car, rimailleur d'une poésie qui me rapproche du néant qui me fait peur, c'est dans le vide de la page que j'écoute, en restant sur place, venir à moi la trace, qu'elle soit folle ou sage, de mon dernier âge.

C'est en me raccrochant aux rimes sonores d'une prose déversée au prix de vains efforts que je m'engage dans le vide de la page qui, illimité, comme celui qui englobe le monde, conforte la promesse d'un infini que mon âme, jusqu'à ce jour, n'a trahi, ne serait-ce une seconde.

Si mon âme désirante n'avait peur d'être trahi par l'amour promis, ma page blanche recueillerait-elle, au-devant de mon esprit, une folle histoire du vide créateur qui, pour forger les phrases prétentieuses qui le sondent, me tient à l'écart du monde.

Bien que l'infini poursuivi sera, à ma mort, troqué pour le néant, ma plume de poète ne s'égare, depuis la page blanche du départ, en-dehors du vide car c'est pour enluminer cette fin dernière que des pensées, comme des roses tardives sur une ramure rouillée, inespérées, fleurissent.

Afin que les battements du temps ne tournent indéfiniment les pages d'un livre blanc, poète qui ne connaît la pensée poursuivie qu'une fois la phrase aboutie, j'écris les rimes qui sonnent avant que la strophe ne s'ordonne au-devant de l'insuffisance de mon esprit en retard d'un pas sur ma plume qui tâtonne.

Avant que ne s'installe dans mon esprit, l'image du faux sage qui laisse entrer en lui le blanc immaculé de sa page, des bribes d'un savoir dérisoire, remisées dans un tiroir, réapparaissent pour me souffler, dans un ultime effort, que le vide qui ne se reflète dans un miroir, anime mon histoire.

Je suis cet insensé qui, faute d'histoire à raconter autre que cette gageure de restituer avec des mots l'inanité de sa pensée, embrasse l'envers de sa face sur sa page vierge de trace, après s'être approché du silence impénétrable que son miroir lui tend.

Après être sorti de l'enfer des zéros et des uns qui gouvernent le monde, dès le jour, depuis que la poésie m'a recueilli, mon inaptitude au monde saute aux yeux dans les phrases que je concocte pour remplir le vide de la page, mon loisir étant, avec la pirouette de leur chute que je dégote, de rebondir.

Bien qu'aucune certitude ne m'oblige à me séparer d'une phrase heureuse, l'aire encore vierge de ma page suspend ma plume et s'impose à mes yeux, si un rapprochement de mots fortuitement audacieux appelle à une conclusion dans le scabreux, s'écarte de l'horizon aride du vide qui guide mon esprit lucide.

Depuis que mon esprit suit la sente étroite de l'écriture en-dehors de laquelle mon corps ne s'aventure, je ne traverse d'autres paysages à la rencontre d'un visage que le vide blanc de la page qui, une fois transposé sur le plan de la pensée, se retrouve inchangé, en amont du bégaiement de ma plume comme au-delà du ciel quand s'irradie la brume.

Si je réussis, en moulinant comme une crécelle le vide lassant de ma ritournelle, à déposer sur des pages blanches les mots d'un rituel qui ramène mon esprit à ses premiers oublis, c'est parce que l'enfant qui s'attardait dans le silence qui le rattrapait après chaque rime gentille qu'il alignait, déjà, oubliait d'être.

En dehors de soutirer d'une page blanche le vide qu'en moi j'y vois, ma plume ne récolte rien qui puisse contrebalancer mon absence d'imagination lorsque celle-ci me devance de quelques mots sur la feuille de papier promptement chiffonnée.

Est-ce pour fuir le rien des nombreuses feuilles de papier, raturées, déchirées, brûlées, que mon esprit se laisse emporter par sa folie de contenir le vide qui se retire au-devant de la phrase qui tourne autour pendant des jours, avant d'échouer.

S'accrotrait-elle la prose morose qui m'accapare jusqu'à très tard pour que ma déraison repose sur une cascade de rimes qui s'imposent, si ne se retrouvait au-devant de ma plume ignare, le vide de la page qui, de nécessaire, est devenu salutaire à mon esprit qui se réjouit de la strophe réussie ?

Maintenant que le vide s'est installé autour de moi pour que le poème se déploie en remplissant ma page par un retour au même, je ne sais plus, privé de pages blanches, ni quoi faire, ni surtout où aller.

Avec les bribes abstraites d'une phrase imparfaites repêchées dans la corbeille à papier, ma plume revient contenter l'attente de la page blanche que je retrouve à mon réveil, car ne doutant que le vide de celle-ci ne s'impose, l'alphabet figeant les mots de mes lèvres closes, aussi bien pour ajourer le corps des lettres que pour séparer les mots d'un flot que, sans l'inspire ni l'expire de mon souffle, mes yeux écoutent.

Anticipant votre souhait de ouïr le fond de ma pensée aussi distinctement que le reflux des vagues dans un coquillage, j'évide la phrase encombrée des lieux communs qui parasitent ce que je découvre par moi-même dans le polissage d'un poème, jusqu'à ce que transparaisse, au travers des mots qui restent, la fibre nacrée de la feuille de papier.

Comme je méconnais, avant de l'entreprendre, la tournure de la phrase qui rapportera le vide de la page parcourue, je rature les mots de la pensée préconçue qui entache son début, puisque ce n'est que lorsque ma plume donne une forme nouvelle à une absence de contenu, qu'elle atteint son but.

Conscient que le vide qui m'aspire dès que, sur une page blanche, je me penche, ne serait qu'un silence intérieur ignoré, je ponctue, la plume à la main, sur les feuilles volantes où bruissent les phrases de mon retour au rien, une entêtante prosodie qui me poursuit.

Entre deux plages de silence en quête de sens, je relance la phrase qui se disloque dans le vide de la page que j'invoque, puisque je ne saurais, la trajectoire de la lettre déclinant celle de l'être, réunir les mots d'une pensée solide ailleurs que dans le vide dans lequel s'écoule une écriture liquide.

Poète constamment mis en échec par la difficulté de la lettre, quand la nuit vient, je me réjouis néanmoins, d'affronter dans mon entreprise, un vide qui, page après page, ne s'épuise.

Ne sachant quel vide de la page blanche ou de moi-même s'ajoutera à mon poème avant qu'une tournure recherchée ne capture la pensée disputée, je relance la phrase indigente qui, tant que sur la page le reste, dans le même état me laisse.

Les mots que je glane lors du passage de mon vieil âge sur l'aire vierge d'une page, encouragent ma pensée en bout de course à aller plus avant dans le vide infini où, du passé de son début au futur de sa fin, l'univers se tient.

Trop vieux pour me réinsérer dans une quelconque activité accélérant la fuite en avant de ce monde en marche, rimailleur d'une poésie qui me rapproche du néant qui me fait peur, je m'applique à ce que ma page blanche réfléchisse, comme le miroir la panique de mon esprit de se réveiller dans le noir, les oublis de ma mémoire.

La pensée de la phrase imprécise qui tourbillonne à la recherche d'une formule concise sur le vide salvateur, je l'ignore avant qu'elle ne brille comme un leurre, car ce sont les imperfections de sa forme qui questionnent l'aire vierge de la page où son contenu se façonne.

Puisque la justesse d'une phrase varie à mesure que son sens affleure dans une forme qui se modifie à mesure que je la polis, dois-je en conclure que, dans cet ouvrage où les strophes rehausse l'image du vide infini de ma page, seul le beau est vrai.

À partir du jour où je ne m'attaquerai plus, pour un mot de travers, à la première phrase tordue qui m'accule à me débattre dans le vide où s'ordonne, dans une formule percutante, sa tournure brisée par son incohérence, la page blanche sera derrière moi.

Ce poème qui ne réclame ni la maîtrise de la rime, ni celles des pauses en belle page d'une longue prose, pour avancer que les strophes qui le déclinent ne s'affinent qu'à l'aune de l'espace vierge réclamé, en s'articulant autour du vide fécond des pages blanches à venir, a pris le pas sur ma pensée.

Toute nouvelle phrase reprenant, pour le développer, le contenu de la précédente, ce poème donne corps, comme l'argile s'évasant sous les doigts du potier, au vide qui l'a fait naître.

Plutôt que de me retrouver, avec les esprits calculateurs qui s'investissent, pour le gain d'une seconde, dans une destruction créatrice, je m'en tiens à une primauté du vide qui, attracteur du monde, génère les énoncés qui le fondent.

Après avoir traversé avec peu d'instruction d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace, le mouvement tourbillonnant de ma pensée se rapproche, sur le recto verso des pages, du vide qui l'anime.

J'ourdis ce stratagème d'intégrer l'aire vierge de la page dans le schème du poème car ainsi ma plume, qui remonte le vide illimité en amont de ma main pour clarifier son sillage, inverse le sens du flux de mes pensées, alors que ma voix peine à souffler les mots dans une incohérence pour que, différemment du connu, je pense.

Après que les pulsions du sang se soient sublimées dans des amours de loin où mon âme, sans chuter en-dehors de l'enclos du poème, s'acoquine avec des phrases mutines, aujourd'hui, après avoir joui des mots crus fendus par un être ambigu, c'est moins le vide infini des pages blanches qui m'angoisse, que le néant.

Depuis que je m'emploie à lisser des phrases saugrenues pour que la beauté obtenue compense l'inanité de leur contenu, alors que mon âme folle vole au-dessus des lois, dans le dernier de mes âges, le néant, plus encore que le vide infini et froid, paralyse mon esprit d'effroi, rien de plus.

Que le couperet du néant s'abatte avant que  
ma plume n'est fini de parcourir le vide des pages  
qui prive ma chair des rituels de jouir d'être  
mortelle, ou bien ma peur ne serait-elle pas que,  
m'abandonnant aux plaisirs du monde loin du  
poème inachevé qui conduit mon esprit vers le  
vide infini, le couperet du néant ne tombe.

Sans la page blanche dont je soutire mes délires, m'inquiéterais-je de savoir si le vide qui recueille les divers éléments de l'univers dont la forme évolue jusqu'à l'épuisement de leur contenu, demeurera ou disparaîtra une fois qu'il ne sera plus traversé par le dernier corps de matière consumée ?

Est-ce la poésie inconvenante d'une âme désirante ou celle réfléchie de mon esprit qui m'amène à croire que le vide infini est, à l'image de la page blanche, créateur du désir d'y trouver du sens en s'y mouvant, avant que ne tombe le couperet du néant.

Ma page blanche étant le lieu où se forgent,  
sous mes yeux, des pensées sur le vide infini des  
cieux, poète aux cheveux blancs, vais-je traverser,  
sans dommage, le dernier de mes âges, en  
démêlant le rien qui dans l'écriture m'arrive.

Pourquoi circonscrire, sur le moindre bout de papier, un vide que le bleu du ciel n'éloigne de l'expire de ma poitrine, alors que ma plume relie, en se pliant au rituel de cette hérésie, l'aire vierge de la page au vide infini dans lequel tournent la ronde des jours des adieux de la vieillesse.

Si ma voix timbrée chantait mes poèmes avant que mes yeux ne me les soufflent, m'occuperais-je à jouer comme un enfant à relancer des mots trébuchants pour recréer, sur la page blanche sacrifiée, le vide originel dans l'éternel sur lequel s'appuient les spéculations de mon esprit et l'amour infini d'une âme qui s'épanche.

Que mes yeux fatigués ne psalmodient plus,  
dans le sillage de ma plume, les mots d'amour  
licencieux des poèmes pernicioeux qui tapissent  
l'alcôve où mon âme se love, ou ceux qui fendent  
la légende que la page blanche reflète l'image de  
la vanité de mon personnage, jamais plus je ne  
pourrais, du vide que j'embrasse, en faire don.

Et si d'entendre le vide qu'une page blanche génère en moi, la singularité de ma pensée ne résultait pas ? le plus sage serait, en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli, de renoncer à satisfaire cette poésie dévorante qui accentue l'écart entre le corps et l'esprit.

Je ne cherche plus à être le poète pour qui sa pensée ardue, sans le support d'une page blanche, resterait tue, puisque la trace d'aucun écart entre l'image que je vois et le vide en moi ne se déploie pour que dans la vie tu ne sois pas, bats mon cœur bats mon cœur bat ...

*poème relu et modifié  
le mercredi 5 décembre 2018  
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*Mon âme*

*Une folle histoire du vide créateur.  
sixièmement :  
retour sur un franchissement,  
toujours repoussé dans le temps,  
de la barrière du langage.*

Je ne me souviens, ni du prénom, ni du nom du copain qui, par fierté, m'a montré la pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite en la branlant, avant que toi P. le plus vieux de mes camarades d'alors, tu ne brandisses dans un ciel d'été, à la place de la femmes à la vulve gommée par la censure, ton membre veiné jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

Quand nous nous retrouvons le jeudi, mon ami, je te branle dès que tu me branles et vient, l'inclination de mon corps décidant de mon sort, que c'est toujours toi, debout, mon slip entravant l'envole de mes cuisses, qui m'encule.

Nos verges s'étant déjà raidies avant que nous baissions nos pantalons, sans attendre et sans qu'un mot ne soit dit, mes doigts frustrent, en décalottant encore plus ton prépuce, ma bouche entrouverte et mes lèvres mon anus quand, avalant ta virilité fermement épanouie, presque toute, la sucent.

Ta bite qui s'est arquée entre mes doigts sans rester roide et froide comme la quille en bois que j'ai taillé en tapinois, à pleine bouche je la salive tant il ne me tarde, agenouillé comme un officiant, de me retourner pour être enculé ou mieux, afin que mon âme puisse enlacer la vigueur de ton corps qui me culbute, me renverser sur le dos.

Autant, mon ami, j'apprécie qu'en m'enculant, t'éjacules tout ton content, autant les baisers que nouent nos langues, bien qu'ils soient bons à manger, je les écourte car je crains que ceux-ci ne dérivent vers les mots d'une histoire tendre que je n'en finirais pas d'attendre.

De loger toute la longueur de ta bite dans mes fesses, depuis qu'à l'écart nous fuguons, je ne dis pas non, mais ce n'est qu'aujourd'hui, après avoir retiré mes chaussures, mes chaussettes et mon pantalon que, nu devant toi, ami dont le pénis s'est agrandi à ne plus voir que lui en entrant dans le cabanon, mon corps tremble d'être au cœur de sa condition.

La première fois où l'obscurité du square abrita nos caresses, je ne vis pas que des hommes plus vieux que nous s'y cachaient. Ce n'est que lorsque nous sommes revenus dans ce même recoin que je les entrevis et que je me suis abandonné sans délai, tant mon âme le voulait, à tes mains m'asseyant sur ta bite, rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiait, mes futurs amants étaient là m'attendant.

Etre l'un de ces inconnus n'entretenant jamais les mots d'une histoire d'amour, les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé dont je m'approche jusqu'à voir, dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur, entrer et sortir les bites les enculant.

Enculé rudement par l'inconnu sorti le premier de l'ombre, de tous ces hommes se branlant autour de moi en attendant leur tour, aucun n'est venu là pour mettre le holà.

Ta soif, mon âme, de consumer tes désirs sans qu'aucun mot ne soit dit, me plaque contre des inconnus m'enculant sans merci.

D'où m'est venu cette crainte d'être abandonné par un homme qui a fait qu'avant d'être un jeune-homme, mon corps a été fendu par plusieurs plutôt que par un seul auquel une histoire d'amour m'aurait lié ?

Si, lors des rencontres aiguillées par la jeunesse de mes fesses, ne me hantait que les mots qui m'échappent, quand le doute sur l'éternité de mon âme, avec la nuit qui s'éclaircie, me rattrape, ne construisent une histoire d'amour que le jour brise, peut-être me serais-je attaché à l'inconnu qui le premier m'a enulé au lieu d'avalier le sperme de tous sans compter.

Dans ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état, je n'ai pas choisi d'être là, je n'y choisis pas le menu de mes repas et comme pour les vêtements dont le fripier m'affuble, je ne choisis pas non plus la taille des bites qui m'enculent.

Je ne sais plus qui m'a appris que tu étais mort sur le chemin menant à Katmandou, mais je ne suis toujours pas certain que nous parlions de la même personne, de toi A. B., mon premier amour puisque pleure en moi ce regret de t'avoir tu mes « Je t'aime » alors que c'était toujours vers moi que tu venais quand tu triquais.

A. B., ta disparition n'a pas changé l'attachement que je te portais puisque de t'attendre, déjà, je le faisais quand, dans l'errance prolongée de notre enfance, plus souvent qu'à mon tour, tu m'enculais.

Rien ne nous séparait A. B., lorsque nous nous retrouvions au coin de la rue, puisque longue et raide comme une trique, ta bite, sans l'avoir jamais branlée, l'était déjà.

Ta trique pointant telle une canne devant nous dans la rue, pour que cela ne se voit, tu la dresses contre ton ventre avec la ceinture de ton pantalon, orientés par les insultes crachant sur les culbutes que les mots d'amour ne sculptent, c'est sans se dire le désir qui nous rapproche que nous obliquons vers la première encoignure inoccupée d'un porche, ô A. B. mon amant dont la bite, rien que pour moi, reste ferme et longue.

A. B., la nature t'ayant doté d'une bite deux fois plus longue que la mienne, c'est à moi de jouir d'être enculé.

A. B., au coin de la rue, un enfant perdu je resterais, si tu ne venais me clouer dans les fesses, autant de fois que tu le veux, ta trique, sans que jamais je ne craigne l'intensité voyouse de tes yeux.

Ta trique, ô A. B. mon amant, constamment,  
je l'ai en moi, quand tu débandes dans mon cul,  
elle grossit dans ma tête.

Le chaos qui part de mon cœur et remonte pour aller paniquer ma tête ne trouve auprès de toi, A. B., sa raison d'être que lorsqu'en revenant contenter mes fesses, ton ventre fouette celles-ci pour de bon.

A. B., ta vigueur quand tu m'enculais était telle que la première fois, souvient toi, je t'ai supplié, affolé, d'un : « plus longtemps » au lieu d'un : « plus lentement ».

Alors que je n'avais pas encore atteint ma taille d'homme, que je puisse suspendre ton immense corps dans le ciel, je m'en étonnais chaque fois que, pour m'enculer, tu plaquais mes mollets au dessus de ma tête.

Comment confesser, sans me vanter, qu'empalé sur ta trique ô A. B., j'ai plus d'une fois, les bras et les jambes en croix, fait la roue, puisque nos corps, sans entrave, étaient devenus de moins en moins sages, mon âme avait alors franchi la barrière du langage.

Avec empressement je m'adonnais aux caresses que tu me disais aimer, A. B. ; des caresses que de moi-même j'ai fini par goûter surtout quand le bout ta queue, merdeux, il l'était plus qu'un peu.

Tu te beurrerais rapidement des sandwiches pendant que je vidais mon ventre et lavais mes fesses par trop salies, t'en souviens-tu, A. B..

A. B., de la goule noire où me replongent mes sommeils, à peine tu m'en délivres que j'enfile mes vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour rejoindre les copains se repassant, accroupis sur la terrasse, une cigarette. Après quelques bouffées de fumée tu donnes le signal en déboutonnant mon pantalon. Tous alors nous nous branlons mais urge bientôt que je vous suce et m'encule qui veut. La bite de chacun ramollie nous regagnons nos lit. Sous le robinet servant à remplir le saut à serpiller je nettoies mes fesses et mes genoux saignant, la terrasse étant recouverte de graviers coupants.

Si, pour ne pas vivre que de songes, mon âme ne me lançait à la rencontre de vos verges tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus, ô chers compagnons qui se disputent le tendre que je suis, au pilori d'un désir infini, ligoté encore, je serais.

Cet amour que vos verges déversent, tour à tour, tous les jours si au lieu de le recueillir dans mon corps sans faillir, mon âme l'appréhendait dans un flot de mots ne faisant pas défaut, ô mes nombreux compagnons, m'enculeriez-vous sitôt que, gaillardement, l'envie vous presse ?

Après l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant, je me décharne. Sous le drap ne restent bientôt que des os et l'air que je respire. Dans un souffle s'affaiblissant mon âme s'échappe de mon corps qui s'en retourne en poussière puis, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, doucement s'élève jusqu'au plafond.

Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris, vous pensez contrarier mon âme en me salissant les fesses, mais c'est tout le contraire qui se produit, puisque ce n'est que lorsque chacun, branlé, sucé, m'encule pour éjaculer que mon âme accède à cet amour désintéressé qui nous réunit. Ce que je vous dit là ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse puisque c'est ainsi, pour certains le jour, d'autres la nuit, qu'avec vous, je vis.

Du préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue je cédaï à mon audace et empruntaï une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée puis, après avoir marché dans une alanguissante douceur, arrivé à la terrasse où, dans la nuit constellée bruïsse le remuement sombre des premiers arbres, près du bassin qui l'agrémente d'une eau dormante, je m'asseyais.

Sans inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour les ombres des forêts. Dans un rituel silencieux je retirais ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse en avançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier en direction de la forêt.

Ma bite raidie n'étant que le prolongement de ta verge me transperçant jusqu'à la garde, sans toi, ô mon amant des forêts, mon corps, de nouveau, ne se serait éclos.

En allant au devant de vos verges me pénétrant aussi profondément que des glaives sans que, de m'épargner, mon souffle haletant ne le supplie, mon âme multiplie les rencontres avec les amants qu'elle ne choisit, afin que ne soit jamais trahi, lorsque les assauts virils laissent mon corps comme mort, l'amour infini.

Ô mes amants qui se regroupent dans la forêt sans nouer de liens qui attachent un visage à un autre dans la nuit noire d'un amour infini de n'être jamais rompu par les mots fragiles d'une promesse, maintenant que pleut sur moi en abondance du sperme, mon âme souffrirait si toutes vos verges me fascinant n'avaient foui mon anus vraiment.

Si, couché sur le dos je cessais d'entrouvrir mes fesses, l'amour irradiant mon âme en même temps que je vous abandonne mon corps, ô mes amants, il me faudrait alors le conquérir, mais de quel droit, de quel autorité ?

Plutôt que de se retirer du monde pour tisser avec des mots les désirs qui l'animent, mon âme avance sur le chemin d'un amour vaillant où des amants se relayent pour, en l'enculant, faire de mon corps un véhicule ardent.

Plutôt que de ne pas compter les amants qui  
feraient de mon corps, en l'enculant, un véhicule  
ardent, retirée du monde, mon âme dévide sur le  
chemin de ronde de l'amour toujours promis le fil  
des mots d'une poésie qui, d'endiabler la flamme  
de mon désir pour que, consumé, il ne s'éteigne,  
jamais n'en fini.

Ô amants de mes poèmes dont les verges reviennent m'enculer à la folie chaque fois que mon âme souffre trop de ne point jouir des amours qu'elle s'interdit de peur que sa chute dans leurs plaisirs ne tarisse la source de son éternelle envie.

Ô mon âme désirante qui forge au long de mes poèmes, dans des délires de plus en plus compromettants, mon regret de n'avoir été aimé par des amants, tu me tiens à l'écart des orgies dont ma plume resterait coite, car dès l'instant où je jouirais, dans la gueule de la mort avalant les forêts, d'être infidèle à l'histoire d'amour qui me manque, je te perdrais.

*poème relu et modifié  
le lundi 26 novembre 2018  
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*L'hébétude  
dont je parle*

*Une folle histoire du vide créateur  
septièmement :  
Circonvolutions et lacis extrémisant  
les replis, hors de lui, de mon esprit.*

exergue

avant propos

Rechute -I -

Rechute -II -

Rechute -III -

Rechute -IV -

à propos

*Dès que ma pensée précède ma plume,  
c'est pour arrêter celle-ci.*

A. Gide, Journal, 1916

avant propos

... ma plume étant parvenue à ce que l'expérience de l'âge me soit venue sans avoir vécu, Amis, c'est à votre pertinence que je soumetts ce non-poème : *L'hébéture dont je parle* où j'affronte le vide dont mon esprit ne se détache que lorsque sur la page me devancent des phrases émaillées de rimes dont la cohérence, une fois ma gaucherie gommée en leur cœur, nous leurre ...

*D. P.*

*le mercredi 18 avril 2018*

DOMINIQUE PETITJEAN

*L'hébétude dont je parle*

Rechute - I -

*à Jacques Gelé*

... plus j'écris moins je suis et quand bien même, aventuré dans un poème, délesté de mon corps je me réjouis d'embrasser des phrases jolies vient que l'hébétude reflue, l'encre tarie, dans les méandres éclusés de mon esprit ...

... si je savais capturer des pensées autrement qu'en remontant la trace laissée par mon geste maladroit de les écrire, l'hébéture me maintiendrait-elle dans l'ignorance de la connaissance qu'une fois bouclée, la phrase avance ...

... bien que précédées d'une hébétude obtuse, dès lors que des pensées confuses, une fois écloses dans une prose, déflorent les oublis de mon esprit, je griffonne des accroches de phrases pour le poème que j'ose ...

... comment approcherais-je la pensée poursuivie qui, correctement formulée, arraisonne mon esprit, si je ne déversais sur ma page, faute de sa forme résolue, l'à peu-près de son contenu ...

... sans les errements de la phrase retorse dont le sens évolue tant que son mot de la fin ne se rattache à son début, la tournure imprévue de la pensée ténue ne se détacherait de mon esprit ballot qui, dans la vacance du temps où se prolonge la carence des mots, s'égare à les chercher hagard ...

... quand tarde à jaillir de mes idioties une pensée partageable avec autrui, vu le temps que je dégote, dans des phrases en loques, les rimes ad hoc d'une formule baroque, mon esprit fatigué d'être ballotté d'invraisemblances en insignifiance par une plume manquant d'aisance, dans l'hébétude s'alanguit ...

... l'hébétude privant ma plume d'un discours délié aussi longtemps que sur une pensée diffuse, une formule abstruse ne se soit explicitement refermée, j'assiste sur nombres de pages blanches, mesure de mon idiotie, aux balbutiements de la phrase dont le contenu imprécis à la première rime s'arrime ...

... quel autre art que celui des rimes accordées sans le cithare qui, libres de ne pas revenir aux vers anciens, me tirent par la main, extrairait d'un charabia, tiré à hue et à dia, une pensée lucide sur le vide qui englobe le monde qui, dans sa ronde, contre le temps qui sourd de l'épuisement de ses éléments, va à la rencontre de l'infini gagné par le néant ...

... privée d'une forme concrète la pensée courtisée restant abstraite dans ma tête, je tourneboule la phrase indéçise autant de fois que sa mise n'ait acquise, l'aire vierge de la page permettant le lissage d'un discours sur les éléments de l'univers qui se modifient à mesure que leur énergie s'épuise dans le vide infini, cette démarche ondulante qui sourit au dilettante ...

... écrivain assis au milieu de la ronde des heures il advient, à défaut de m'appuyer sur un savoir solidement charpenté, que la phrase biscornue que j'étire dans tous les sens, confirme cette évidence que, sans le support de la page nue inhérente à sa venue, sa pensée farfelue me resterait inconnue ...

... puisque c'est l'habileté de la main qui instruit l'esprit en retard d'un coup sur l'éclat produit, comme hier lorsque la taille du silex se mémorisait en sculptant le cortex, hébété je reste tant que sous mes yeux n'apparaisse, dans une tournure de phrase finement ciselée, la pointe avancée d'une pensée ...

... en cascade je déverse dans le vide de la page qui m'aspire les mots ressassés d'un délire qui ne se pose, ni ne respire, et ce n'est qu'au terme de mon geste, que la phrase abracadabrantésque que j'affute, dans mon esprit, percute ...

... puisque c'est le mot clef de la fin qui scelle le contenu de la phrase bricolée avec les bribes dispersées à mesure des ratures, sur la page blanche je griffonne maladroitement sur le vide qui persiste dans mon esprit tant que je ne l'écris, comme mon visage, pour se réfléchir dans le miroir, traverse l'espace du couloir, en restant sur place ...

... sans l'effort de mon esprit de s'abandonner à l'attraction étrange du vide de la page blanche où s'anime, dans le chaos des mots d'un propos idiot, la boucle d'une phrase savante qui, au-devant de mon hébétude immobile, avance une pensée fragile sur l'infini d'un univers en expansion gagné par le néant à mesurer que s'éteignent les astres incandescents ...

... le vide ne me sortant pas de la tête tant que, sur la page blanche, ma main ne parte à sa conquête, maintes fois je biffe la phrase déroulée sans recule jusqu'à ce que, en remontant le temps perdu dans le ridicule, s'embobine dans la brièveté d'une formule, la pensée qui arraisonne l'espace pour déployer, maladroitement, sa trace ...

... la trajectoire de mon poème allant de l'effacement de ma mémoire d'enfant aux époques révolues dont se dépouille le vieil âge qui, hébété, se raccroche au bricolage du langage, je scinde mon être qui ne parvient à être en amont de la lettre pour qu'une moitié s'en aille quérir dans la page blanche, le vide meublant le quotidien de l'autre ...

... chaque fois que parmi les mots dissonant d'une ronde, des rimes opportunes se répondent et nouent, devant moi, des pensées de bon aloi sur le vide qui m'accapare de la page blanche du départ, la voix d'une ancienne fêlure murmure que sans l'aire vierge d'une page, elle ne saurait pleurer son regret de n'oser enchaîner des aventures en-dehors de l'écriture ...

Comme l'effacement de ma mémoire remontent aux premiers pas de mon histoire, mon geste créateur se limite à projeter mon hébétude sur la blancheur étale de la page qui dévore mes yeux et l'essentiel de mon temps, la preuve en est cette poésie restreinte où l'angoisse tinte puisque les passages réussis au travers du vide de ma page, conduisent mon esprit vers un vide infini.

Face à la page blanche, mon hébétude ne serait-elle que de la paraisse à ne pas combler le vide, ou d'y replonger dès que se brisent les boucles de mots de ma bêtise, car, comme le bloc de marbre lisse pour les bosses du sculpteur, c'est en-dehors de mon esprit, sur une surface vierge que le geste d'écrire n'épuise, que se façonnent mes pensées sur le vide créateur.

... ma plume de gribouilleur n'ayant pas d'autre choix, une basse continue d'hébéture étouffant ma voix, que d'accumuler des maladresses sur une page blanche qui autrement le reste, dès lors que l'univers s'accroît à mesure que les corps disparaissent, au terme de leur course lumineuse, dans l'infini froid, je dois garder l'esprit tendu pour ne perdre de vue dans les boucles de mots accourues, la vanité de leur venue ...

... avant que des rimes désuètes disséminées dans le débit forcé d'une prose abstraite ne dissocie mon esprit balourd du vide de la page blanche qui, attracteur étrange, m'absorbe dès le jour, entre le point blanc le plus infime et l'infini où l'univers s'abîme, enfermé dans l'ignorance d'un savoir qui n'a pas encore de traces, pas une seule pensée divergente, sous mes yeux, ne passe ...

... sans l'hébétement qui lance, de gauche à droite de la page, des poignées de mots autant qu'il en faut, les pertinents faisant toujours défaut, pour combler le vide incommensurable sur lequel ricochent les silences du poète en souffrance, n'émergerait du tourbillon d'un propos confus, le contenu secourable d'une phrase improbable ...

... emboîterais-je le pas à la phrase buissonnière qui repasse par les griffonnages que j'accumule sur ma page pour tromper l'hébétude dans laquelle s'englué mon esprit dépourvu d'un épilogue préconçu si, dans la forme variable d'un contenu insaisissable, ne finissait par s'accumuler le poids du vide ...

... l'hébétude m'accompagnerait-elle jusqu'à la fin de la phrase bout de ficelle à laquelle s'ajoute, en prolongeant sa tournure biscornue, de l'incongru, si ma plume qui pourchasse le vide qui turlupine mon esprit jusque dans les coins de la page, ne finissait par ajouter un minimum de sens à l'infini dans lequel j'avance ...

... si la phrase désarticulée ne restait sourde à la controverse qu'un énoncé tâtonnant ne peut concevoir ce qu'il prétend, sur l'aire vierge d'une nouvelle page ressourçant l'ouvrage ne se rabouterait des bribes rebelles dans une mouture nouvelle jusqu'à ce qu'une forme subtile n'escamote un contenu puéril ...

... comme c'est la rime d'un autre âge qui cadence mon verbiage qui s'étire en un propos abscons quand elle fait faux bond, si, clairsemées dans la phrase dérisoire qui m'occupe jusqu'au soir, plusieurs s'ordonnent dans une formule qui sonne alors surgit la pensée agile qui, en laissant sur place une hébétude crasse, me dépasse ...

... avant que d'un bord à l'autre de ma page ne se balance, dans une belle apparence, la pensée enjouée que des rimes futées relancent sans qu'elle ne soit interrompue dans le plaisir d'être lue, les moutures imparfaites de la phrase abstraite qui valsent autour du rien dans lequel je me tiens, éprouvent la sagacité de mon esprit résolu ...

... les pensées arides ou limpides sur lesquelles bouclent les rimes contraignantes qui orientent une prose décevante dans le vide chronophage de la page, dénouées dans des strophes, contrairement aux concepts du philosophe, laissent mon esprit en suspend dans le vide ...

... emporté par cette folle exigence que l'horizon du vide de ma page blanche que ne franchit jamais la trace d'où mes pensées s'élancent, guide la vacuité de mon esprit qui confie sa dérive à la cohérence des phrases qui s'écrivent, fatigué d'attendre que la vieille rime s'impose pour recadrer l'étalement verbeux d'une prose, dans l'hébétude je me repose ...

... alors que mon esprit hébété bute sur la tournure compulsive de la phrase rétive dont le déroulé ciselé restituera, sans tricher, l'espace vierge demander pour extraire une formule du pataquès qui s'accumule, les rimes repêchées dans le flot déversé qui tintinnabulent à l'approche d'une virgule, pensent pour moi ...

... dès lors que ce n'est qu'une fois lissées les imperfections d'une prose qui banalement proposent que m'apparaissent les pensées qui consolident la nécessité du vide, la détresse l'emportant sur la paraisse, l'effort de mon esprit de dissocier, en s'encordant aux prouesses de la lettre, sa vacance dans l'ignorance du blanc persistant de la page, récompense ma persévérance d'un minimum de sens ...

... quand l'éclair d'intelligence attendu n'a toujours pas jailli, la nuit venue, de la phrase distordue que je ne cesse de remanier sur des feuilles de papier chiffonnées sans les compter, de lassitude, mon esprit se laisse gagner par l'hébetude, car la pensée que j'entrevoie ne se conçoit que lorsque le travail de mes doigts parle à ma voix ...

... la phrase mouvante bégaye-t-elle dans la tête du poète aussi longtemps que le savoir de sa mémoire ne conduise à une pensée précise sur la primauté du vide, ou ne serait-ce pas plutôt l'idiot qui rabâche une boucle de mots qui sonne faux tant que sur sa page ne lui apparaisse un objet qui brille, comme dans la bulle noire de l'univers un astre scintille ...

... si les allés-retours de ma main sur le charabia déversé n'épuraient une pensée plausible sur le vide illimité qui, en-dehors de l'aire vierge de ma page, transparait entre les nuages dans le bleu clair de l'éther où le chaos n'est plus dans le froid absolu, retomberais-je sur mes pieds ...

... le fatras de mon premier jet qui se donne pour objet de soutirer une phrase fluide de ma page vide, transporte mon esprit, du désordre de ma chambre, vers l'infini où les éléments incandescents de l'univers vont, leur cœur en fusion, irréversiblement dans l'éther, vers le froid du vide absolu ...

... les imperfections de leur forme privant mes phrases de la fragilité de leur fond, leur contenu qui reste confus dans l'effort d'être relu, s'agence différemment dans le geste qui les reprend, et l'étrange vide attracteur esquissé dans une tournure gauche saute dans une adroite si, pour ma pensée qui exige un nombre illimité de pages sacrifiées pour avancer d'un pas, l'écart n'est point trop grand ...

... ma plume lancée dans le délire d'écrire sans connaître, par avance, les rimes recherchées qui déroulent le vide de ma page sous mes yeux, devenu vieux je me raccroche, dans des pirouettes dont je suis la marionnette, aux bribes sonnantes de la phrase oscillante qui cherche, pour se doter d'une pensée convaincante, son absence de contenance courant de son premier mot à son dernier, une chute cohérente ...

... puisque seule la vieille rime sonore dont la justesse exige un effort octroie un certain crédit au vide attracteur sur lequel s'appuie les spéculations de mon esprit, aujourd'hui encore, guidé par cette évidence banale que le vrai ne peut l'être dans une tournure bancale, la dernière embrouille que je tresse attend, sur plusieurs pages, que j'en acquière l'adresse ...

... passera-t-il ce jour où je finis par oublier la finalité de la phrase qui boucle dans ma tête après les mots perdus de son début, alors m'agite la panique de ne plus sortir de la nuit noire du non-savoir au point que, bousculant ma chaise, debout sur mes jambes, ranimée après quelques pas devant la pendule du vestibule, la voix timbrée de mon souffle me rappelle qu'elle a mémorisé, pour les offrir à l'écoute, les amours de loin d'un poète qui ne s'aventure en-dehors de l'écriture, mais avant de me réciter le dernier su, ma folie se double que mon esprit qui ne perçoit

plus ses audaces se tramer en amont de lui se  
mouvra, désormais, dans un passé invariable ...

... maintenant qu'avec l'âge, l'aire vierge de la page accentue mon angoisse de quitter l'infini pour le néant, des pensées consolantes émergeront-elles toujours du vide dans lequel, pour les écrire, elles me plongent ou bien me faut-il me couler dans une hébétude qui se drape de quiétude dès que le bricolage de l'ouvrage, mot après mot bâti, ne sollicite plus mon esprit ...

... sautant d'une phrase grossièrement défrichée à la précédente toujours embroussaillée qui attend, sa bêtise évoluant avec sa tournure imprécise, que de nouveau je jongle, comme naguère le trouvère, avec des rimes irrégulières qui entraînent l'esprit à s'engouffrer dans les écarts de leurs rencontres rares, pour autant que l'espace incréé ne vienne à manquer, bienheureux je traverse mon hébétude à gué ...

*le samedi 3 novembre 2018*

*D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*L'hébétude dont je parle*

Rechute - II -

*à Michel Penou*

... j'écris à partir de l'effacement de ma mémoire d'enfant et de la mélancolie que les impasses de ma vie s'inscrivent dans l'horizon de cet oubli, ce qui fait qu'avec le déclin de l'âge, se retrouve dans le sillage de ma plume, les mots crus de la tribu qui dédoublèrent ma psyché ambiguë s'étant taris dans l'ignominie d'une poésie d'amour sans issue, le vide de la page qui, aujourd'hui, m'éprouve ...

Le vide infini de ma page blanche se retrouverait-il dans la trajectoire de mon histoire, si ne me manquaient les mots pour dénouer la violence qui déchira mon enfance entre d'un côté, une fusion de la chair dans une vie ouvrière et de l'autre, une conversion aux objets de l'esprit de l'aristocratie.

... me serais-je abandonné, dans des poèmes inconvenants, à une fusion avec des amants alors que, dans l'union du sang, je ne sais être présent si, dès l'enfance, ma quête du sexe dans le texte n'avait détourné les pulsions du corps qui accumule tous les tords, vers la jouissance de l'esprit qui vous isole de vos amis ...

... aurais-je suivi les méandres d'encre noire d'une poésie du désir qui diffère l'acte de chair qui cloue l'âme légère sur la terre, pour découvrir, devenu vieux, que le vide de ma page blanche était, depuis le commencement, celui des cieux ...

... maintenant que s'amplifie dans mon esprit, mon être arrivant au terme de sa course, l'angoisse de basculer des cieux infinis dans le néant, l'attente que ma page blanche inspire la pensée suspendue au geste d'écrire le jeu de mots qui conclut mon approche du vide attendu, combien de temps se prolongera-t-elle ...

... que le vide de ma page blanche procure une histoire à l'épuisement d'une vie passée devant l'écrivoire me redit, aujourd'hui encore, que le chemin des pages parcourues n'est pas celui de mon corps dans l'acceptation de la mort, mais celui de mon esprit, vers le vide infini ...

... l'aire vierge de ma page se renouvellera-t-elle, autant que nécessaire, au-devant de la phrase grossière dont je peine à extraire une pensée singulière sur le vide de l'éther qui à tout instant, jouxtant continument les éléments du monde dans leur ronde, attend ...

... empêtré dans le cafouillage des mots qui perdent, à mesure de leur brassage, le fil du drame qu'ils trament, s'insinue néanmoins dans mon esprit, qu'en ne biffant pas la phrase décousue, celle-ci conduira mon esprit à une pensée bien vue sur le vide salvateur des pages blanches et de celui des cieux, depuis la mort de Dieu ...

... depuis que mes yeux sont attentifs aux mues d'une forme auxquelles le contenu se conforme, le vide créateur de mon poème ne cesse de réclamer, pour clore la boucle qui restitue l'aire vierge parcourue, une page en plus ...

... La pertinence des strophes de mon poème évoluant avec le polissage de leur forme je redécouvre, insatisfait, après plusieurs jours d'infidélité, voir des années, les pensées inégales des phrases bancales qui ne fusent pas de mon souffle ...

... quand pendant des jours, des années,  
j'échoue à écrire une phrase, quand est-il de ma  
pensée ...

... que quotidiennement ma page blanche,  
pour tromper le tourment qu'a enfoui l'enfant  
quand éclata la violente rupture de ses liens du  
sang, déroule un vide infini au-devant de la quête  
de l'amour promis, mon âme meurtrie, lovée  
dans sa mélancolie, s'en réjouit ...

... sans une nouvelle page blanche, l'ébauche que je relance n'acquerrait l'once d'une consistance, puisque ce n'est que lorsque la rime envoie le pataquès d'un désarroi rejoué encore une fois, que je perçois le vide inépuisable sur lequel s'appuie, le corps s'effaçant dans l'écrit, l'arque de ma vie ...

... quand je peine à rassembler dans une forme nouvelle les mêmes mots des formules que je ficelle sur le vide créateur qui recueille, depuis l'apparition de la matière, les éléments qui s'y transforment en s'y mouvant, s'amplifie le vertige de ne plus sortir de la sottise de cette entreprise ...

... la véracité de mes assertions reposant, comme pour les dictons, sur la justesse de leur scansion, ma plume brouillonne ne capturerait les pensées qu'elle talonne si, aux enchaînements de mots qui donnent à voir le vide infini dans l'espace vierge d'une page, mes yeux percevant le monde au travers du langage, je ne prêtais attention ...

... avant que ma main ne réussisse à dépêtrer, sous mes yeux, les bribes diffuses de la phrase confuse qui, habilement raboutées, transvasent le vide traversé de la page vierge dans une formule abstruse, combien de tentatives obstinées ...

... lorsque les mots usés de mon langage ne réussissent à remplir ma page du vide persistant de son image et qu'au milieu des ratures me rattrape une hébétude que j'endure, pour que de nouveau m'entraîne le toutime des rimes, il me faut renoncer, entre les somnolences ponctuant mon impéritie, à la prédominance de mon esprit sur la phrase qui se construit ...

... puisque seule la bonne cadence des assonances aiguillonne, par avance, le sens de la phrase malmenée, le vide créateur de la page que je chantonne dans ma tête sans en connaître la formule complète, s'illustre sous mes yeux que lorsque, arrivée à son terme dans un tour gracieux, son évidence récompense les coups de boutoir de mon ignorance ...

... quand alerté par mon idiotie, je reviens sur la phrase courbée à l'extrême pour décocher un trait d'esprit, sa gaucherie que mes yeux n'entendaient pas jusqu'ici me contraint à tordre, plus encore, les mots dans le désordre, puisque seules des rimes rapprochées conduisent mes yeux sans dévier à la pensée visée ...

... l'acuité de mon esprit s'aiguissant en revenant sur la tournure décevante de la phrase entêtante louvoyant avec mon attente, les moutures concoctées avec des bribes raboutées m'entretiennent jusqu'à la nuit venue, mes yeux ne pouvant comprendre ce qu'ils voient sans l'entendre, du vide attracteur de la page nue ...

... sans le tour de passe-passe d'inclure l'aire vierge de la page dans l'horizon d'une poésie qui a épuisé, dans des amours de loin, l'attente de mon âme désirante, pallierais-je l'échec que le vide ne serait créateur si, guidée par la rime sonore qui oriente mon effort, la phrase brouillonne qui s'effiloche à son abord, ne repassait par les traces qui s'en approchent ...

... étant riche de peu de mots il me faut polir, pendant des jours et des nuits, des phrases mal dégrossies jusqu'à ce que m'apparaissent, dans la forme ronde d'une beauté féconde, vu que c'est par les yeux que j'entends leurs défauts, des pensées satisfaisantes à mon niveau ...

... ma chair dépouillée de ses désirs et mon savoir d'un avenir, l'engouement de mon esprit varie suivant que la tournure biscornue de la phrase malvenue rehausse ou diminue la vraisemblance du vide créateur dans lequel j'avance, comme après de nombreux passages sur ma page, cette dernière mouture le propose à mon insistance ...

... foutraques, mes phrases, dans leurs différentes moutures, le resteraient si déjà ne se trouvait, dans le propos simplet de mon premier jet, une inconsistance génératrice de sens ...

... puisque la pensée qui s'articule dans l'écriture, je ne la saisis que dans la jouissance, bien rythmée, de sa lecture, la parenthèse d'une nuit brève et sans rêve refermée, mon corps habillé de la tête au pied pour se faire oublier, je m'attèle à la phrase retorse à l'allant de ma plume ...

... mon hébétude privant ma plume des envolées qui embarquent le lecteur sur la vague grisante d'un savoir qui ressource sa mémoire, quotidiennement je retrouve ma page blanche où, ma tâche étant de léguer un poème sibyllin qui ne remonte ni n'aboutie à rien, se ficèlent des phrases qui contentent mon attente dès lors que se présente, dans des tournures déroutantes, le vide que j'arpente ...

... alors que dans mon esprit, les tournures alambiquées s'effacent avant que la phrase ne se fasse, les feuilles de papier sacrifiées me permettent de prendre en défaut l'hébétude qui revient au galop dès que je rature un mot et, la répétition de cette tare arc-boutant la vanité de mon art, de cueillir tôt ou tard, dans une formule plaisante, une pensée revigorante pour affronter le vide de la page blanche suivante ...

... autant de fois que ne m'instruit de ce renversement que mon esprit n'entend le contenu fragile de la phrase subtile qu'une fois ravi par sa forme aboutie en se représentant, inversée judicieusement, au-devant de mon entendement, je la réécrivis le dos au vent ...

... pressé par le nuage noir qui rapproche l'horizon je marcherais encore d'un bon pas si, poétaillon, je ne cherchais dans ma besace, papier et crayon, pour conserver la trace des quelques rimes irrégulières qui balisent le vide sans commencement ni fin d'une pensée grossière qu'un tour nouveau disloquera bientôt ...

... rapidement je griffonne les quelques rimes qui sonnent, sinon mon esprit s'enferme dans la folie de lutter contre l'oubli de la boucle de mots qui tourne dans ma tête sans que sa cadence ne s'arrête sur la justesse d'une ronde qui embrasse le vide illimité d'où ne s'échappent les astres du monde ...

... la strophe incomplète qui, pour aller au-delà de la simple connaissance du vide qui jouxte l'astre qui s'éteint, a effleuré la pensée que si l'énergie de la matière s'épuise c'est afin que des corps puissent être, dans la forme changeante de leur perte de consistance, avant sa fin, l'encre des mots délayée par les premières gouttes qui au vent s'ajoutent, sur un chemin sans abris, me laisse sans parapluie ...

... les rimes décochées en tous sens pour atteindre le vide qui englobe le monde aussi loin que le calcul d'une formule le sonde, alignées sur un bout de papier défroissé, rassurent mon esprit d'aller, sous une pluie grise d'hivers que redouble un vent contraire, dans l'oubli de sa pensée ...

... les rimes chantantes de la phrase mouvante que j'ai égrainé sur un bout de papier sans savoir à quelle compréhension du vide celles-ci aboutiraient, puisque ce n'est qu'après coup, pour de sortir du flou qui rend fou, que je trame, avec les plus insistantes, une pensée triomphante ...

... la phrase curviligne que je chantonne n'ayant comme intérêt qu'un bel attrait, ce n'est que lorsque la rime carillonne là où mes yeux s'égarèrent de ne pas l'entendre où ils comptaient, que mon esprit s'approprie, la tournure trébuchante transmuée en une sonnante, l'image du vide de ma page blanche comme toile de fond aux éclosions de ma déraison ...

... comme une pensée ne se cristallise, sous mes yeux, qu'en rapprochant les rimes disséminées dans la banalité d'une prose, seule la lyre qui ponctue mes bluettes de sa musique simplette, rend crédible que le vide attracteur qui s'impose aux jours déclinants de ma présence, sans le support d'une page blanche, ne se déroulerait, sous mes yeux, à la bonne cadence ...

... les vingt six lettres de l'alphabet nous imposant d'entendre avec les yeux des boucles de mots figées au mieux, je sculpte avec un style des phrases redondantes qui ne sont convaincantes que si, leurs iambes rythmés à leur avantage, de la première à la dernière page de ce poème présomptueux, elles chantent ...

... avec la lyre à une corde qui m'accompagne quand je travaille du chapeau, je déjoue le glissement des rimes badines des phrases cabotines, vers des chagrines sonnant faux, car j'aimerais, avant que chacune dans l'oubli ne se taise, que la petite musique de mon poème plaise ...

... une mémoire attachera-t-elle à mon nom, le poète qui remplissait sa page blanche du vide indépassable des mondes épuisables et qui a fini par croire à cette erreur, plutôt que dans un Dieu créateur ; je le devrai à cette poignée de mots qui prolongent mon délire de soutirer des pensées du vide de ma page ou, brassés recto et verso, plongent mon ciboulot dans le chaos ...

... sur les quais désertés où mon poème m'entraîne pour que j'entende défiler une prose rimée dans le format d'un cahier qui n'a cure de la césure, je raboute des phrases qui ressortent claudiquantes de mon oubli, en reliant d'un trait appuyé les fragments entourés afin de rendre plus claire l'aire vierge nécessaire, mais mon talent étant ce qu'il est, cent fois encore je les recroiserai ...

... pourquoi mon esprit, fatigué de défricher, avec la pauvreté de son langage, le chemin blanc des pages qui anime l'ouvrage, ne s'arrête-t-il pas pour remonter l'aire vierge déjà parcourue par d'obscuras pensées traversières jusqu'à l'effroi du premier basculement dans le vide constellé qui, dans sa beauté froide, au-delà de la douce lune ronde, est infini ...

... afin que mon esprit reste disponible, dans une hébétude incorrigible, au retour d'une prose usée accompagnée de rimes démodée, la barrière de l'oubli refoule les savoirs de ma mémoire qui détourneraient l'ouïe de mes yeux du vide créateur de la page ...

... sans cette inquiétude que si une prose ne s'oppose à la blancheur indifférenciée de la page où mes âges, depuis que je pense par moi-même en écrivant des poèmes, s'enquêtent de mon véritable personnage, m'escrimerais-je à croiser des rimes qui, aubaines sous ma plume incertaine, donnent à croire que, comme je pense, ma main les agence, alors que les strophes s'étoffent au gré des phonèmes qui s'enchaînent pour remplir un vide attracteur ...

... Toi, Michel, mon vieil ami, tu perçois si bien qu'hormis le polissage du poème où des pensées affleurent, rien ne m'arrache à l'hébétude de mon esprit quand, pendant des heures, je lutte dans le vide de l'éther contre lequel bute l'envolée de mes phrases incultes, que tu me suggères, pour alléger ma peine, d'accrocher les rimes vaines qui s'amoncellent dans mes rechutes, aux ballons qu'aiment lâcher les enfants pour que d'autres mains remplissent les blancs à l'autre bout du vent ...

... en laissant le souffle du vent emporter ce que j'oublie si je ne l'écris, combien de fois vais-je sourire de ne pas me voûter pour cueillir la pensée envolée avant que tous ses mots ne s'éclosent, dans une prose ...

*le mardi 13 novembre 2018*

*D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*L'hébétude dont je parle*

Rechute - III -

*à Éric Simon et à Éliane Hervé.*

... de la citée idéale où le philosophe, assis à la place du roi, régit du haut vers le bas, l'échafaudage de ses Lois figées avec une rigueur orthographique dans sa République, en sera chassé le poète qui ne se défait de l'hébétude qui l'entêtent que lorsque la rime chantante module son ode fuyante ...

... alors que Socrate répète aux jeunes athéniens qu'il sait qu'il ne sait rien et que seuls les dialogues fructueux échangés avec eux le sortent du fatras de ses soliloques baroques, son élève Platon ne perçoit pas que sa plume, de jeune poète devenue celle d'un philosophe résolu, substitue au souffle pressant du héros tragique le plat développement d'une écriture logique ...

... comme le rapsode enchaîne à la volée les épisodes les plus édifiants de son épopée pour garder l'attention des auditeurs rassemblés, le philosophe étage sur sa page les contours d'une cité pour des citoyens cloisonnés suivant leur degré de conversion à des lois constituées à l'aide de collages astucieux de dialogues vertueux ...

... « celui qui, en revanche, n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et qu'il a écrit, en passant du temps à le tourner dans tous les sens, à coller des morceaux les uns avec les autres et à faire des coupures, c'est à juste titre, je suppose, que tu l'appelleras « poète », « rédacteur de discours », ou « rédacteur de lois ». ... Platon - Phèdre - 278e

... l'inquiétude du philosophe que les citoyens des cités, faute d'épouser des idées suprêmes, soient gouvernés par l'ombre deux-mêmes projetée sur des écrans par une lanterne comme sur les parois d'une caverne, n'est pas celle du scribouilleur dont l'esprit se cogne aux fadaises d'une métrique bancaire tant que sa prose versifiée ne boucle, dans une tournure qui plaise, sur une pensée originale ...

... à la différence de la virtuosité du philosophe qui fourbit, dans son langage, des concepts qui arraisonnent la marche de l'histoire en engrenant les rouages de sa mémoire sur un nouveau savoir, poétaillon, ma plume ne cesse de revenir sur le vide de la page blanche qui m'englobe à mesure que je m'y perds aussi longtemps que les moments d'absence de ma pensée en quête de sens, ne se découpent en vers ...

... pour que lecteur perçoive, entre les lignes d'une prose besogneuse que canalise la rime raisonneuse, le vide de la page blanche dans lequel je m'absente quand rien ne se présente à mon esprit qui se concentre, dans la montagne de charabias où ma vision s'enlise, je taille une formule concise qui le précise ...

... si en amont de ma plume nigaude, face au blanc de la page, ma pensée marque le pas et, en aval des embardées de celle-ci, dans une tournure finaude, j'ai de l'esprit, alors je transforme, par orgueil et prétention, le vide qui épuise mon attention en une ligne d'horizon ...

... passager d'un bolide qui tourne en rond dans le vide, sans l'aire vierge d'une page au-devant de mon esprit attelé au langage, ne se tisserait une histoire qui remonterait le fil, sans détour facile, de la fatalité de sa fin ...

... avant que la phrase désuète ne colporte une pensée abstraite et n'ajoute un point d'appui au-devant de mon esprit qui fait face au vide fantoche de la page auquel mon histoire se raccroche, les assauts des vagues de ma vacance qui échouent à me désancrer du silence m'oppressent, alors que, de respirer l'or et le givre des saisons de ma vie, il me reste ...

... quand sur l'aire de ma page la rime échoue  
à clarifier les mots qui franchissent la barrière de  
l'oubli contenant mon esprit dans l'attente d'être  
surpris par une pensée lucide sur le vide qui  
recueille, depuis l'éruption singulière de  
l'univers, les éléments qui lui échappent, à  
l'attention de mes yeux diminuée par la vieillesse,  
apparaît le sommeil éternel dans la nuit noire  
comme reposoir ...

... pour l'ineptie d'une poésie à laquelle je tiens, s'empilent des phrases alambiquées que j'oublie à mesure que rejaili de la page blanche questionnée, comme sur un cadran d'horloge sans aiguille où le temps qui passe ne cille, le vide sempiternel qui, devant les hésitations de ma main, avale mon quotidien ...

... pour que le passage du temps ne se perde, sans souffler mot, dans la blancheur persistante d'une image, ma plume enhardie par l'impatience d'une stance à cadencer du sens, déverse un baragouinage sur l'aire vierge de la page qui permet à des boucles de mots de s'extraire du chaos ...

... la capture d'une pensée sur une feuille de papier, ce n'est pas aux facultés de mon esprit que je la dois, mais à la beauté exigée par la forme bricolée ...

... les pensées flatteuses déjà capturées ne me sont d'aucun soutien quand dans l'hébetude, mon esprit se tient, car seule la tournure hardie de la phrase alourdie des mots qui reviennent à mesure qu'ils s'enchaînent pour remplir, dans un énoncé fluide, ma page de son vide, rompt les silences de ma plume en suspens, quand je pense ...

... la bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit dans son effort de saisir la substance du vide dans une phrase limpide, serait illimitée dans sa croissance si celle-ci ne cédait bientôt à la poignée de mots que je jette pour marquer le fait que, sans les reprises de ma plume indécise qui amendent la bêtise de rester suspendu à une forme qui se dérobe avec son contenu, je m'enlise ...

... face à la page planche que mes yeux lisent sans trouver de prise j'attends, n'ayant le dernier mot que si ma plume radoteuse en écrit les premiers, que mon esprit s'extirpe du vide de la page traversé par aucun signe et se laisse emporter, le refrain déversé qu'une pensée n'advient avant d'être formulée, par les répons des rimes sonnantes qui, rassemblées dans une ballade entraînante, magnifie une mémoire évidée dans un écoulement inversé ...

... l'insistance à ce qu'une pensée émerge de mon impossibilité à la cerner avant qu'elle ne soit façonnée, dans une cadence où l'assonance des mots retombent sur du sens, revient pour fixer dans chaque strophe du poème, l'image du vide de ma page ...

... vers quelle absence d'histoire sans fin, autre que celle de vivre son hébétude au quotidien, m'acheminerait la phrase incertaine qui se dérobe à ma peine si, hanté par l'effacement de ma mémoire d'enfant, de ramener ma pensée au vide de la page blanche d'où je parts, ce n'était déjà le sommet de mon art ...

... maintenant que je m'abandonne dans la sagesse de l'âge à puiser du sens dans la page blanche qui me renvoie l'image d'une hébétude latente qui ne s'en détache, quand le moment vient de confronter les mots que je rabâche au point blanc qui engloutit l'espace, contrairement aux esprits savants qui cogitent le clair énoncé que leur plume régurgite, je jongle avec les fragments d'une phrase réfractaire si bien que, disciplinée avec des rimes faciles, une pensée salutaire finit par s'extraire d'une prose indocile ...

... dois-je à l'aimantation de la rimaille qui me facilite le travail ou à la phrase qui défaille de déboucher sur une trouvaille que se retrouve, sur ma page blanche, le trait immobile de mon esprit débile de traverser, tendu comme un arc, le vide millimétré d'une surface qui se superpose à l'infini constellé de l'espace ...

... si je n'acceptais pas d'être l'idiot qui démêle des imbroglios de mots qui rapportent cette histoire banale de la page blanche matinale qui, dans un vide illimité, aspire jusqu'au vertige l'esprit détaché du corps, amènerais-je la phrase récalcitrante à délivrer une pensée encourageante ...

... alors que je devrais me déprendre, ayant dépassé l'âge d'apprendre, de la pensée providentielle qui illumine l'esprit le temps d'une étincelle lorsque, après maintes ratures, la phrase rebelle capture une facette du vide incontournable de la page blanche renouvelable sur lequel l'orbe de ma vie se penche, je ne m'écarte d'un chemin étroit menant vers l'infiniment froid ...

... sur la phrase que je vrille dans le vide de la page qui, telle une vétille, s'y entortille jusqu'à ce que, devenue convaincante dans une tournure étourdissante, celle-ci soudain s'élançe vers l'infini où les corps en mouvement, leur énergie épuisée, disparaissent, en emportant mon esprit qu'elle aura gauchi, je suis, froussard, constamment en retard ...

... que vienne à manquer un coin de page à la phrase décousue que mon hébétude réfrène depuis le début, je brasse alors dans ma caboche les moutures qui ne sonnent pas juste de la pensée fruste et, celle-ci n'imprimant pas sa tournure qui cloche dans le temps qui passe, je ne peux entendre avec les yeux le chant victorieux du chemin le plus court, puisque c'est en remontant à rebours le cours désordonné de mon discours, que je débusque le surplus de sens que ne convoitait mon intelligence ...

... après avoir divagué longtemps en compagnie de soliloques évanescents qui ne conduisent à rien de probant vient l'heure où, après avoir acheté en quantité du papier recyclé, je culbute la phrase désuète jusqu'à ce qu'une pensée chouette pirouette hors de ma tête ...

La véracité du contenu de ce poème n'étant scellée que par la beauté de sa forme, ma plume ignorante de ce que les mots sauront du vide d'une page blanche lui faire dire, se raccroche, avec l'ambition de les parfaire, aux tournures malsonnantes des phrases entêtantes qui trébuchent sur chemin des pages blanches qui convertissent l'esprit au ciel infini, puisque les pensées qu'elles contiennent ne me viennent que lorsque leur dernier mot conclut, d'une sentence, une quête de sens.

... pour que les phrases sollicitées par mon poème acquièrent le tour d'esprit qui réponde à son antienne que, privé d'une page blanche, le vide quotidien que j'affronte ne s'agrandirait à mesure que je le conte, il me faut tordre dans l'effort, avant de souscrire aux facéties des plus jolies, celles dont la saillance n'est pas de mon ressort ...

... si les mots de ce dernier poème, après avoir transporté mon âme sur un désir d'amour infini et ramené à une mesure du mouvement le passage du temps, ne ricochaient contre la marge derrière laquelle le poète incertain attend que vienne à lui une trace du vide de la page pendant que la terre tourne sur elle-même à la vitesse d'un bolide, entendrais-je la mélancolie des années englouties à perpétuellement revenir sur une insatisfaisante poésie ...

Quand vient l'urgence de mon esprit de se distinguer de la blancheur indifférenciée de la page, à son aire vierge je superpose le vide du ciel illimité où, précipité, le monde se crée, s'anime ensuite, pour justifier cette théorie, la trace ondulante de la phrase mouvante qui se fige quand, d'un tour de main, elle arrime une pensée cohérente.

... le cheminement de mon esprit ne se faisant sans le secours d'une page blanche, faut-il en conclure que sur la surface encore vierge de trace, le vide se retire pour que les phrases de mon poème puissent le conquérir alors que, dans cette perpétuelle attente d'une pensée étonnante, dans la nuit étoilée les corps incandescents n'y font qui mourir ...

... dois-je croire que l'aire vierge de la page s'agrandit à mesure que le poème s'affermit, plutôt qu'à une rupture symétrique du vide qui, tel un miroir, recueille le cheminement déséquilibré de l'esprit ...

... comme le vide originel accélère, en acquérant une forme qui se distingue de l'infini, l'extension de l'univers à mesure que les éléments de matière épuisent l'énergie qui les traverse dans une course qui ne s'inverse, l'aire vierge de la page assigne à la déraison du poète de prendre corps jusqu'à son dernier souffle ...

... chaque point du vide originel engloutissant les mêmes à la ronde s'agrègent dans le chevauchement des ondes, des grains d'énergie jusqu'à ce que l'infini, en un lieu, se déchire et que surgisse, dans la persistance d'un souffle que notre mort valide, la matière changeante de l'univers qui retourne, dans l'irradiation du grain de poussière, à son mystère ...

... actant que la vitesse d'expansion de notre univers dépasse celle de la lumière qui s'éteint au-delà des confins où l'infini se croise dans la pureté froide de chacun de ses points, sans l'attraction étrange de ce premier vide qui n'est pas de notre monde, l'espace entre les astres qui se consument ne s'agrandirait alors que du retrait de l'extinction de chacun, dans un univers clos, l'horizon se rétracterait ...

... à la différence du vide de la page blanche qui absorbe le monde qui l'entoure, celui de l'univers étant infini ne se retourne mais se perce de trous noirs qui aspirent au cœur des galaxies la matière incandescente ou obscure des corps naissants ou vieillissants, comme le verbe inspire la phrase spiralée dont la pensée évanescence, une fois son dernier mot trouvé, nous devient connue sous une forme obscure ou incandescente ...

... alors que je suis incapable de boucler, dans ma seule tête, la phrase parfaite que je n'aurais plus qu'à transposer sur le papier, il advient, comme pour l'enfant qui, aimant mieux comprendre qu'apprendre, combine les solutions jusqu'à ce que l'une d'elles lui paraisse vraisemblable sur son cahier d'école, que certaines fariboles que j'accumule pour la gloriole, brillent comme des perles ...

...L'encre de ma plume de poète irriguant la mémoire de mon sang sans histoire, privé du vide de ma page, la rencontre de la phrase malhabile avec une tournure subtile ne se ferait et mon esprit, mû par un stylet qui ne cesse de substituer les deux derniers mots piètrement avancés par un troisième, dans la roue des jours suspendue dans la nuit noire, ne piétinerait ...

... entre les chutes répétées de mon esprit dans le vide des pages blanches puisque, sans dire un mot à mes lèvres, le même remonte en moi jusqu'au déversoir de mes yeux, et les rimes rustiques d'une prose acrobatique qui, jusqu'à ce jour, accourent à mon secours, mon esprit qui ne connaît rien de lui avant que le tour précis d'une phrase ne l'ait saisi, pour se reposer de la torture de l'écriture savante, se replie dans l'hébétude indolente ...

... dès lors que je n'accède à une pensée crédible sur la nécessité du vide que lorsque mes yeux remontent, sans accroc, la phase bricolée jusqu'à son dernier mot, sans l'espace vierge de la page qui est l'horizon de ma main qui ne forge faucilles et marteaux, ni ne laboure un paysage, quel autre chemin infini viendrait au-devant de mon esprit pour que dans l'attente du vide de la page laissée blanche, celui-ci se connaisse tel que la mort m'aura surpris ...

... lorsque la phrase occulte que je culbute jusqu'aux heures du jour décalant mes nuits délivre, au détour d'une tournure séduisante, une assertion édifiante et qu'après coup je pense, manque l'hébétement que je suis ...

*jeudi 4 octobre 2018*

*D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*L'hébétude dont je parle*

Rechute - IV -

*à Roland Cornthwaite*

... alors que j'attendais d'en avoir fini avec la poésie pour profiter de la vie, troquer les amour de loin et l'univers lointain qui transportent l'âme, dépasse l'esprit, pour le gré de satisfaire l'appétence de la chair sans que le filtre de la rime ne diffère l'embrasement de l'amant et du trouvère, le vide de la page blanche où se drape d'élégance la phrase happée par la dérobade du sens, me manque ...

... sans la page blanche, point de prose qui délie mon âme de la précarité des choses quand son vide infini ne convoque mon esprit qui ne se déprend de son hébétude dans l'étude, car seules les phrases dont la facture celle la véracité des pensées qu'elles capturent en bouclant sur elles-mêmes pour conclure triomphent des tentations de l'une et des sidérations de l'autre ...

... ma page blanche me courbera-t-elle le dos jusqu'au point de passage dans l'éternel repos sans que mon âme tourmentée ne revienne hanter, loin du soleil, les ombres duplices du sommeil car hormis le vide qui résonne dans les yeux studieux du poète prétentieux, l'écoute de quelle autre injonction réveillerait les pulsions évanouies d'un corps assagi ...

... Tirailé entre une vie solaire où mon esprit ne discerne en mon sein l'arbitraire nécessaire à l'échafaudage d'un dessein et une lunaire où, sans retenue, mon âme se vautre nue dans des épanchements malvenus, le verbe engrangé dans une enfance oubliée soufflant encore au terme de cette dispute, privé du vide de la page reflétant celui des cieux, le livre ne menant plus à Dieu, m'élèverais-je jusqu'au mystère du vide créateur dans ma chute ...

... profitant du fait que dès le plus jeune âge les élans désirants de ma chair ne s'aventurent en dehors du langage et que le vide du ciel cantonne ma vision à l'espace blanc de la page où bientôt, mon âme timorée n'y ouvrant pleinement ses ailes que si au devant d'elle, troussées par une plume audacieuse, se couchent des phrases scabreuses, la lyre insistante d'une sirène sensitive plutôt que le demi-ton de la muse confuse, gouverne ma dérive ...

... l'amour sans orage de tous les âges d'un visage que les rimes faciles d'un poème puéril chantèrent à l'enfant qui, sur le chemin des mots ambivalents, conjure l'image gravée d'un désamour violent, étant lié à la mort qui me privera de sa rencontre, c'est au rythme des pages salutaires d'une poésie vulgaire où mon ombre jouit sans encombre d'amours sans nombre, que s'anime la trace de ma vie qui s'efface ...

... les couples de rimes simplettes que l'on se répète pour ne pas pleurer dans sa tête ayant promis à une âme en repli qu'aucune méprise ne déchirera les pages de l'amour serein que je vivrai demain, depuis mon enfance, l'aujourd'hui qui passe ne compte pour rien ...

... mes fantasmagories ne se manigancent pas dans mon esprit mais sur la page criblée de mots obscènes à partir desquels des réminiscences de voyeurs trament avec ferveurs le raconter qui ramène au nœud œdipien du départ, aussi, comme le serpent mû par l'alphabet de ses entrelacs découvre ses intentions en avançant, l'incongru de la phrase provocante ne m'est connu qu'une fois son approche ondulante conclue ...

... je n'écarte pas l'envolée interrompue dont mon esprit s'empare pour agrandir ses vues quand ce n'est pas mon âme endiablée qui la rabat d'emblée vers le désir de jouir se propageant, depuis mon anus, dans l'intérieur de ma chair lorsque l'entièreté de la phrase à la tournure ensorcelante qui recycle les griffonnages, lisse comme un serpent, traverse mon corps absent dans le ciel de la page que mon éternellement fidèle ne peut franchir sans périr ...

... pour passer d'une poésie fleurie au vide infini sans jamais effleurer la terre où couvent les braises de l'enfer mon âme m'assigne à épouser le cheminement indigne des rimes que j'aligne jusque dans les recoins des pages afin que s'y multiplient, dès lors qu'avec mon être dédoublé dans la lettre ma psyché s'invertit, des orgies impunies ...

... pour que mon âme jouisse des rimes qui surgissent quand préférence des sens et vice, dans un vers pervers, s'invertissent, comme deux serpents s'enroulent l'un à l'autre à mesure qu'ils se dressent en sifflant, à la phrase salace la courbe de mon désir s'enlace jusqu'à ce que ma psyché prostituée, en cédant au féminin de sa conjugaison, amène son érection ...

... attendrais-je, pour être le tendre du défricheur certain de me fendre au détour des pages ciselées rapidement tournées que me surprennent des phrases obscènes si mes mains, avant de manier les quarante-deux caractères d'un alphabet abstrait, avaient été initiées à l'art de caresser l'aimé qui me reconnaîtrait ...

... mon âme n'étant vive que si le souffle du verbe avilissant l'avive, pour apaiser sa crainte que ses ébats licencieux se poursuivent en-dehors des pages impatientes d'être lues du poème sentencieux et que les mots de sa soif démesurée d'être aimée, étanchée sous la nue la nuit au coin des rues avec des inconnus, ne se déversent plus, à la phrase dérangement je rajoute de l'ambigüe ...

... alors que notre esprit altéré doit se défaire du verbe pour pleinement jouir de la chair, de mon âme troublée j'entends la voix descendre en moi quand au-devant de la tournure suggestive que prend la phrase lascive pour décliner le penchant d'être Ève dans Adam, et m'aspire le vertige d'assouvir la spirale sans fin d'un désir dans les outrances de ne plus le contenir, en liesse se pressent, les mots crus de la tribu ...

... au verso des pages blanches où mon être appréhende le basculement dans le vide où l'univers réside, pour contenter une âme qui grandit en lieu et place d'un esprit désarmé pour peu que mes yeux braconnent, dans le verbiage d'un autre âge, l'intimité que vivent les aimés, la phrase insatisfaite d'être imparfaite m'accule à cette extrémité versifiée, d'être pourfendu par le cul ...

... l'amant sans visage que je n'éconduis pour que de sa rencontre sur le drap blanc d'une page ruissellent les rimes compromettantes qui enchantent une âme ardente au point que, mise à nue par les stances qui affermissent la tentation qui la relance, elle fléchit toujours avant lui, dans la ferveur des nuits où s'écrivent mes folies, entre deux virgules, m'encule ...

... le bleu du ciel lavé par la pluie dont le retour me ravit plus je vieilli s'abîmerait-il en m'emportant dans la pureté dernière du firmament qui se vide en s'agrandissant si, alertée par le cœur battant de l'enfant obéissant qui ne comprenait ce qui lui arrivait que si des mots le lui disaient, plaqué contre le mur de pierre par l'officiant des messes et des prières, mon âme avait chue une bite dans le cul ...

... afin que je ne reste enfermé dans le souvenir d'une enfance souillé par le pasteur égaré qui, sur mes lèvres, déposa la saveur d'être le féminin de l'homme dans un baiser, mon âme qui s'est ressaisie de mon souffle en déchirant une fenêtre de lumière dans l'épaisseur de la nuit permissive à l'attraction des sens, m'a pris sous son aile et, pour que des boucles se rajoutent au nœud vicieux du poème qui la transporte dans les cieux, et que, plutôt que d'embrasser la mort distillée par la morsure du serpent, m'émascule son ravissement, de prendre langue avec mon démon ne répond, depuis, jamais non ...

... si mon âme, attelée au langage qui lui souffle que son vol vers l'incommensurable amour borduré de mots triviaux qui s'enchâssent, se poursuit même si la page reste vide, s'allégeait d'être ainsi déliée de mon présent qui passe, au point que si elle eût chuté dans l'Hadès, en passant par mes fesses, elle s'en moque comme d'une fin dernière de mon froc, n'ayant plus de mots à rajouter à son dilemme, à la lignée brisée d'un père présent comme un totem remonterait alors la fêlure parcourant mes poèmes ...

... puisque mort, le Dieu du livre le restera, le vide infini se retrouve là où les mots du père rappelant à lui son fils resteront à jamais tus, de même pour mon âme il en sera, quand son espérance nimbée de croyance que les liens de l'amour perdurent par-delà les rayons obliques des jours, sur la dernière page écornée du poème inachevé, cessera ...

... du manège qu'a réussi à faire tourner sans fin dans un refrain, la musique intime des rimes de l'enfant puni dans son coin, au contentement de mes fesses que sur moult pages d'un diabolique racolage, réitère une âme sans âge, ma plume de poète qui devient indiscreète à l'écoute des consonances qui, crûment, s'agencent quand murmure la source du versant opposé de mon ego, vrille aujourd'hui mon esprit autour d'une hébétude qui en moi ne dit mot ...

... cette hébétude indécrottable qui ne voit pas venir la phrase improbable me maintiendra-t-elle dans le retrait d'une vie sans attrait aussi longtemps que l'envers sombre de mon ombre, dévoilé par l'exigence formelle d'une poésie rebelle, ne me soit devenu, vieux radoteur qui connaît sa pensée avant de l'avoir formulée, un filon plutôt qu'une faille que n'épuise le travail ...

... mes pages n'étant que des fragments d'un seul et même miroir, tout un chacun peut y voir le savoir que je n'ai pas acquis, le pouvoir que je n'ai pas conquis d'une vie que je n'ai pas saisi ...

... après avoir tourné les pages de mes amours de loin où aux aspirations de l'âme ne se mêlent les humeurs du corps, dépourvu d'avoir connu l'envers de mon être par le cul, je me coltine à présent, embarqué dans ce non-poème tanguant vers l'âge du naufrage, une hébétude qui leste mon geste, dès lors que ma plume devenue sage pour contenir le vide qui abonde sur des pages blanches qui se confondent dans le retour des jours sans amour, a perdu son entrain en chemin ...

... le premier jet surgi du vide où l'indéterminé se consolide et se prolonge en un trait d'esprit quand la pensée s'arque à l'extrême dans la solitude d'un poème, me dérobe-t-il le monde pour qu'à la pulsion de mort je ne succombe et que mon âme, alors que mes os se disloqueront dans le creux d'une tombe, perpétue sa course dans l'infini des cieux sans que ses ailes, héritées des anges et des dieux, ne soient alourdies des cendres des passions refroidies ...

... bien que l'éternité de mon âme ne me leurre, qu'une chape d'hébétude m'enferme dans la finitude en obstruant mes échappées vers la bonté d'un ciel illimité demeure si, de tromper la poésie n'en ayant plus peur, mon corps absent de l'ombre penchée sur la page s'adonnait au dérèglement de tous ses sens ...

... la psyché du poète acrimonieux qui, après s'être dédoublée dans un corps fiévreux, s'ouvre, pour être aimée, à des aveux, aviverait-elle plus encore la flamme noire de mes yeux si, plutôt que de courtiser les écarts égrillards d'une phrase sans fard et, l'heure de minuit passée, d'attendre que ses rimes dissonantes s'ajustent à la litanie entêtante dont le recommencement n'a d'autre fin que de boucler dans l'oubli du temps à la rencontre de l'attentionné qui, en recevant les obscénités d'un délire, entend les dictas d'une lyre, je m'en retournais être harponné là où les solitudes ralentissent le pas ...

... la répétition de ce rituel où, enulée, la chair jouit d'être mortelle, si elle ne conforte mon esprit qu'apeure le vide infini pourquoi l'accomplirais-je, plutôt qu'un poème où mon âme, exaltée par la rime ordurière qui, dans le souffle, rajoute de l'indécence aux liaisons fomentées par les irrégulières, en échappant au cycle de la poussière, la communion vécue dans cette prière, ensevelie dans la terre, à ma mort, ne sera ...

... les rimes retorses de mes fantasmagories sonores dont leur oubli sera, dans l'épreuve du temps, le garant de mon effacement, élèvent-elles mon âme vers la plus évidée des nues sans que jamais, pourfendu par le cul, mon corps au monde n'ait appartenu, à moins qu'en tuant ma gardienne avant l'heure, le verbe extirpé de ma chair n'érigeant plus de barrière, à l'errance dictée par l'appétence des sens, m'abandonner, comme si, dans les premières années de mon enfance, définitivement, je l'avais été ...

... notre propre drame nous étant connu qu'une fois qu'il se déclame, tu m'as entraîné, mon âme, pour fuir le dard qui t'aurait déchiré les ailes en pénétrant le tremblement de tout mon corps vaincu, par le cul, dans les orgies d'une poésie qui aujourd'hui me laissent, aux abords de la vieillesse, avec l'hébétude pour compagnie ...

... rajouter, avant qu'une tournure affutée ne relance la phrase griffonnée vers une visée autre que celle escomptée, que sans les rimes de bagatelle qui astreignent ma ritournelle à passer par chacune d'elles, mon âme désirante n'aurait enjambé l'hébétude de mon esprit surpris que puisse s'écrire à rebours, une poésie d'amour sans retour ...

... la musique impudique de ce long poème entrepris pour circonscrire l'hébétude de mon esprit alors que je ne parvenais à imaginer quelle tournure celui-ci prendrait, mais comme le cours de mes jours passés à attendre l'amour découle des avancées du langage qui en freinent le rattrapage, avec ce dernier tour malin, pour qu'aujourd'hui ne ressemble à demain, ici, prend fin ...

*poème relu et modifié  
le mercredi 28 novembre 2018  
D. P.*

*à propos*

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur les poèmes : *“un amour dépourvu de visage”*, *“La forêt de mon ombre”*, *“Cascade”*, *“Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu”*, *“Le chemin de la page”*, *“Mon âme”*, *“L'hébétude dont je parle”*, sont réservés.

La transcription des poèmes, la mise en page et la navigation interactive de cet ouvrage ont été effectuées par l'**Atelier Nulpar** à Rezé, 95 rue de la Galarnière, 44400.

Publié le mardi 27 novembre 2018.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements